

LOU

Revue publiée par l'Académie du Val d'Entraunes (06)

LANTERNIN



revue
du
Val d'Entraunes

dans ce numéro :
CHATEAUNEUF ET SA BERGERE...
DU VAL D'ENTRAUNES A LA CALIFORNIE
LE FOUR A CHAUX
LEGENDE : LAS FADOS
RANDONNEES SKI
INFORMATIONS LOCALES



CHATEAUNEUF
ET SA BERGERE

PRIX 8 F / NOVEMBRE-DECEMBRE 1980

numéro

8

LOU LANTERNIN

NOVEMBRE-DECEMBRE 1980

N° 8

Revue publiée
par l'Académie du Val d'Entraunes
(Alpes-Maritimes)

Fondateur : Albert Tardieu
Rédacteur en chef : Jean Toche

COMITE DE REDACTION

Denis Andreis, Madeleine Chapon, Jean-
Jacques Jaubert, Monique Jusbert,
René Liautaud, Bernadette Manigault.

Trésorière : Yvonne Payan
Secrétaire : Suzanne Teilhol
Publicité : Eliane Gilloux

Ont collaboré à ce numéro :

Denis Andreis, Roger Chapon, Jean-Marc
Debenedetti, René Iberti, Françoise
Gilloux, Jean-Jacques Jaubert, Monique
Jusbert, René Liautaud, Bernard
Manigault, Bernadette Manigault, Michel
Marsé, Joséphine Ollivier, Pierre
Tardieu.

sommaire

Lettre d'information	2
CHATEAUNEUF ET SA BERGERE par Monique Jusbert	3
Histoire d'une lettre DU VAL D'ENTRAUNES A LA CALIFORNIE par Denis Andreis	7
Techniques et traditions : LE FOUR A CHAUX par Jean-Jacques Jaubert	17
Légende : LAS FADOS par René Liautaud	21
SKI DE RANDONNEE Les fiches/itinéraires de Pierre Tardieu	27
LA GAZETTE DU VAL	29



Où se procurer LOU LANTERNIN ?
à Entraunes :
«chez Georgette», épicerie, tél 05 51 39
Yvonne Payan, trésorière, tél 05 51 47
à Guillaumes :
L'Edelweiss, librairie-journaux
à Val Pelens, Les Aiguilles, 05 52 83

Imprimerie Flash-Plan/Cachan
Dépôt légal 4e trimestre 1980
ISSN 0220-2956

BIOGRAPHIE d'Albert Tardieu

Naissance à Entraunes le 5 février 1916.
Fils de Lucie Payan de Bourdous et de
Pierre Jean-Baptiste Tardieu d'Entraunes.
Etudes techniques.
Professeur de serrurerie-ferronnerie au Parc Impérial.
Travaille de 1945 à 1965 dans une entreprise de
serrurerie.
Dépose plusieurs brevets d'invention.
Devient Directeur-Ingénieur en construction métallique,
poste qu'il conservera jusqu'en 1977, date de son
départ à la retraite.
Retraite qu'il décide de passer à Entraunes pour se
consacrer entièrement à ce qui sera désormais son
but : l'AVE et Lou Lanternin. En même temps, il
assure les fonctions de secrétaire de mairie.
Le 11 juin 1978, jour de la Saint Barnabé, quelques
mois seulement après son retour à Entraunes, la
maladie interrompt tous ses projets.
Durant deux ans, bien que souffrant, il suivra fidè-
lement les activités de l'AVE et du Lanternin auxquels
il collabore.
Marié avec Odette, il était père d'une fille et
grand-père de deux petites filles.

ESTENC

Il y a quelques années, deux ou trois personnes
seulement vivaient à Estenc toute l'année. Avec
l'arrivée en septembre 1977, de "jeunes agricul-
teurs" (voir L.L.n°3), l'espoir renaissait. Cet
été, s'installaient également au Relais de la
Cayolle deux couples de jeunes, bien décidés à ou-
vrir l'hôtel toute l'année. Depuis décembre, deux
petites filles sont nées à Estenc :
Anaïs Ferran, le 4 décembre, fille de Daniel et
Miréille Ferran des Louiqs.
Céline Grangier, le 7 décembre, fille de Georges
et Sylviane Grangier (petite-fille de Marie-René
Barre) du Relais de la Cayolle.
Deux petites filles qui ouvrent pour la première
fois leurs yeux sur les montagnes enneigées d'Es-
tenc. Leur venue au monde redonne espoir à ces
villages quasiment désertés. En les encourageant
dans leurs projets d'avenir, nous nous réjouissons
avec les heureux parents que nous félicitons.
Autres détails :
Saviez-vous que nos amis Ferran ont obtenu en sep-
tembre le premier prix pour la qualité de leurs
légumes à la foire de Guillaumes et que Sylviane
Grangier, hôtelière et maintenant mère de famille,
était aussi monitrice de ski ? Comme le Ski Club
d'Estenc compte beaucoup sur elle, il est à parier
que cette jeune maman sera très occupée cet hiver !
Enfin, saluons ici Hector Antoniazzi qui a donc
"passé la main". Pendant plus de trente ans, il a
animé Estenc, tant par le prestige de son hôtel
que par son rôle de montagnard.
Quelque jour nous conterons son histoire.....

DONATEURS

Notre revue n'est financée que par nos abonnés et
nos annonceurs, c'est pourquoi nous tenons à re-
mercier tout particulièrement ceux de nos lecteurs
qui nous aident par leurs dons :
Mme Odette Audibert-Durandy, Mme Marie-Renée
Barre, M. Gilbert Blanc, M. Alain Bourdy-Durandy,
M. Jean Caire, M. Marcel Chiapello, M. Jean-Marc
Debenedetti, M. Jean Delhay, Mme Bernadette
Detraz, M. Guido Fotré, M. Fernand Gollé, Mme Mar-
guerite Kerambrun, M. Paul Le Moel, M. Etienne
Liautaud, Mme Line Lions, M. Pierre Manigault,
Mme Claudine Marcellin, M. Alain Morel à l'Huis-
sier, M. Ali Moussaoui, Mme Mireille Nicolas,
Mme Ernestine Payan, M. Roger Péquignat, M. Jean
Pichat, Mme Ponsonnet, Mme Paule Rabier, M. Au-
gustin Raynaud, M. Charlie Revol, Mme Eugénie
Rogano, M. Robert Roubaud, M. Victor Roupioz,
M. Roger Routy, M. Francis Tardieu, Mme Adrienne
Thaon, M. André Thomas.



Chapelle Notre Dame des Grâces à Bourdous où Albert Tardieu passa une partie de son enfance (voir LL n°1)

*Nous dédions ce numéro
au fondateur de la revue
Albert Tardieu*

Notre ami Albert Tardieu nous a quitté. Il est parti discrètement sans faire de bruit un soir de novembre dernier. Beaucoup de nos lecteurs le connaissaient. Mais pour ceux qui ne sauraient pas, il faut leur dire, leur expliquer... Leur dire qu'Albert Tardieu aimait son pays à en rêver. A rêver que ce pays pourrait un jour se réveiller si on l'aidait un peu.

Un matin de printemps 1978 - c'est déjà de l'Histoire - il nous avait réunis dans la vieille maison Tardieu, à Entraunes, pour nous proposer de fonder une association : l'Académie du Val d'Entraunes, et une revue qui en serait le trait d'union et le moyen d'expression. Le programme était ambitieux : il fallait tout à la fois recueillir et conserver les racines de l'identité entraunoise, en préserver la langue, mettre en relation toutes les communes de la vallée, servir de liaison entre les générations, réunir ceux restés ici et ceux partis ailleurs, accueillir avec lucidité les projets d'avenir, permettre enfin à tous de s'exprimer.

Idée folle ? Utopie ? Qu'importe ! A-t-on jamais vu des gens raisonnables inventer quelque chose d'exaltant ?

Avec son obstination naïve et sa confiance, avec sa gentillesse, Albert nous avait convaincus : *Lou Lanternin* était né.

"Un lanternin, ça n'éclaire pas beaucoup, avait-il dit, mais vous verrez, dans la nuit ça fait comme une étoile !".

L'aventure commença telle qu'il l'avait rêvée : des relations nouvelles se nouèrent entre les villages, des gens qui ne se connaissaient se reconnurent aujourd'hui, certains découvrirent des routes et des chemins qu'ils n'avaient encore jamais empruntés, la revue *Lou Lanternin* trouva une audience auprès d'un millier de lecteurs, certains proches et d'autres très lointains.

Nous n'entonnerons pas d'alléluias, car tout ceci est fort modeste en regard de ce qu'il faudrait réaliser.

L'essentiel, dans l'oeuvre d'Albert Tardieu, reste qu'il soit parvenu à susciter ce courant de vie et d'échanges entre des villages plutôt enclins à ne considérer que leur propre clocher.

Albert Tardieu ne nous a pas quitté vraiment... il s'est éclipsé comme ont coutume de le faire les enchanteurs dans les contes de René Liataud :

"Nous n'avions pas rêvé ! Un enchanteur est bien passé par là !

La preuve, il a laissé un lanternin dont la flamme brûle encore !".

Maintenir cette flamme allumée serait le meilleur hommage que nous puissions rendre à notre ami Albert Tardieu.

Le comité de rédaction



LETTRE D'INFORMATION

Lou Lanternin a tenu une réunion du comité de rédaction le samedi 6 septembre dans la salle de la nouvelle mairie d'Entraunes. Tous les villages du Val y étaient représentés.

(Au début de la séance Albert Tardieu nous avait transmis son salut et ses encouragements par l'intermédiaire de Mireille Tardieu, sa soeur).

Le comité de rédaction n'étant pas une institution très formelle, cette réunion était publique. Elle se déroula dans une ambiance de discussions très ouvertes qui ne débouchèrent pas nécessairement sur des options précises ou des projets d'actions bien structurées. Elle fut davantage l'occasion d'une grave réflexion et d'une sensibilisation collective à propos de la survie culturelle du Val d'Entraunes et de celle de cette revue qui en est une expression évidente.

A cette occasion, on insista sur le fait que nous étions à une époque-charnière dont peut-être tout le monde n'avait pas encore pleinement conscience.

Jadis les valeurs culturelles se transmettaient naturellement de père en fils, de mère en fille. Aujourd'hui les fils ou petits-fils sont à la ville, sensibilisés à d'autres formes de culture. Qui plus est, notre civilisation a fait, c'est une évidence, des bonds en avant considérables qui élargissent les fossés entre les générations. Les compétences du grand-père n'ont plus beaucoup d'audience, c'est le petit-fils qui l'aide à choisir un téléviseur ! La transmission ne se fait plus dans le même sens.

Dans ces conditions, lorsque les choses ou les gens viennent à disparaître, sans qu'il y ait eu transmission, la disparition est totale, définitive, exactement comme si ces choses et ces gens n'avaient jamais existé.

Pour recueillir, conserver ou restaurer ce qui peut l'être encore, il existe sans doute plusieurs solutions. A ce propos Bernard Baudin, président du S.I. d'Entraunes-Estenc, suggérera la création d'équipes de "prospecteurs". De son côté, la Charte Culturelle et le travail de Luc Thévenon au Palais Lascaris constituent un apport non négligeable pour ce qui est de l'inventaire et de la restauration, encore faudrait-il que ce travail soit publié et diffusé. Lou Lanternin, quant à lui, reste un instrument privilégié de conservation et de transmission. D'abord parce qu'il s'agit d'un document écrit, publié, c'est-à-dire multiplié à des centaines d'exemplaires accessibles à tous (chaque numéro est déposé légalement à la Bibliothèque Nationale et au siège de la revue, à Entraunes).

Lou Lanternin a donc pour fonction première d'être une mémoire collective.

Mais il ne faudrait cependant pas l'enfermer dans une vocation uniquement passéiste. Selon la volonté des rédacteurs qui participent à chaque numéro, cette revue peut être un organe de réflexion, d'expression ou d'opinion, voire de discussion, axé sur le présent ou le futur. Lou Lanternin est une place de village où les gens se rencontrent pour échanger des idées.

Pour continuer cette oeuvre, il est indispensable d'élargir le cercle des rédacteurs, il est vital d'augmenter le nombre des abonnés.

Jean Toche

Adressez :

- . vos articles au rédacteur en chef : Jean Toche, 74 rue Dunois, 75646 Paris cedex 13.
- . vos abonnements à la trésorière : Yvonne Payan, 06470 Entraunes (4 numéros 28 F)

Châteauneuf et sa bergère

par Monique Jusbert



photo Michel Perreard

6 heures ! La nuit noire n'a pas encore cédé le pas à la pâleur de l'aube. Sur la montagne, le silence règne. Les dernières étoiles luttent encore désespérément afin d'imposer leurs faibles éclats.

Seule, et comme complice de cette nature, Maria Gilloux commence sa journée de bergère. Son visage est buriné par le soleil et par le froid, mais son regard clair est un reflet de la pureté de sa montagne. Sur le pas de la cabane, elle marque une pause afin d'évaluer le temps ami, et souvent ennemi, du berger; le temps qui fait partie du trio inséparable : temps-berger-troupeau, et avec lequel elle doit compter. Peu à peu, notre bergère s'éloigne de son refuge, de cette cabane qui la protège d'une nature souvent indifférente face à l'homme.

"Heureusement, m'a-t-elle confié, qu'ici nous avons cet abri, nous sommes favorisés à côté des bergers qui n'ont pour toit que quelques tôles. Vous savez, Monique, notre vie n'est pas drôle. Notre cabane nous permet de nous chauffer le soir et de garder quelques provisions car le temps nous interdit parfois de rejoindre Châteauneuf et il est important que nous ayons un abri sur lequel nous pouvons compter vraiment, un abri qui défie la pluie et le mauvais temps."

Le premier travail de cette journée bien remplie -vous pourrez en juger- débute par une visite à l'enclos : "lou jas". Les brebis serrées les unes contre les autres,

sont calmes. On distingue à peine leur masse compacte et mouvante teintée du bleu encore foncé de la nuit. Tout est normal. Les chiens ne les ont pas effrayées. Aucun signe de désordre qui pourrait faire presser le pas à Maria. Pourtant dans ce "métier", si on peut l'appeler ainsi, les surprises ne sont pas rares et c'est alors qu'il faut agir et vite. Mais aujourd'hui rien. L'aube gagne peu à peu sa lutte contre la nuit. Tout se colore, mais aucun tableau de maître ne pourrait rivaliser, ne serait-ce que par la sérénité qui émane du cadre.

La bergère part maintenant pour chercher de l'eau afin de soigner ses bêtes. Il faudra, pour cela, descendre jusqu'à la source la plus proche. Ce premier travail matinal l'occupera durant une heure environ.

Le jour baigne maintenant la campagne. L'air demeure frais et semble blanchir et opacifier le contour des montagnes encore embrumées. Il est près de 8 heures et Maria "part en champs" avec ses bêtes. Les chiens s'affairent autour du troupeau. Quelques aboiements pour se faire respecter, quelques bêlements en réponse, le bruit de la "sonnaille" que porte le "cadet", meneur du troupeau, voilà les seuls bruits que l'on peut percevoir. Ce retour à la vie rustique, ce retour aux sources du vrai me semble un luxe dans ce XXe siècle qui prône vie trépidante et agitation !...



Les moutons paissent. Maria a emmené un ouvrage avec elle, sa grande habitude des bêtes lui permet de surveiller du coin de l'oeil et de déceler la moindre chose anormale dans la vie du troupeau.

Pendant ces deux heures de pause, je laisse parler Maria.

"Tout est danger pour les bêtes, les mouches, par exemple, s'attaquent aux moutons malades, à ceux qui ont un abcès, elles pondent sur la chair à vif.

-D'où proviennent ces abcès ?

-Ils font suite aux piqûres contre la "bruxellose" que l'on est obligé de pratiquer sur les bêtes.

-Comment faire alors pour guérir cet abcès ?

-Notre méthode est simple, on "rapièce" les moutons."

L'expression elle-même m'étonna profondément. Mais avant que j'ouvre la bouche pour m'informer Maria continue :

"Il m'est arrivé très souvent de coudre un morceau de drap propre sur la laine du mouton afin de protéger la plaie de tout contact avec les insectes. Cela vous semble étrange, Monique, mais le berger, qui exerce ce métier comme moi depuis 40 ans, connaît des remèdes que les jeunes bergers qui sortent des écoles ignorent. Remèdes qui ont fait leurs preuves à travers temps et progrès."

Tout cela me laisse pensive... Maria se dresse et commande son chien afin de faire

remonter une partie du troupeau qui s'égarer. Elle scrute le ciel. Le temps est merveilleux. Les cimes se découpent sur le bleu du ciel. Le soleil laisse couler à longs flots son or, mais le lainage est indispensable à 2 400 mètres d'altitude. Maria revient près de moi. Il est maintenant près de 10 heures.

Les bêtes vont maintenant à la "chôme" jusqu'à 16 heures. Elles s'arrêtent de paître. Le berger peut alors se séparer du troupeau. Bien sûr, j'accompagne Maria à la cabane puisque c'est le seul moment, me dit-elle, où elle peut laisser les bêtes sans surveillance. J'emboîte le pas, bien décidée à établir le dialogue pour découvrir ce mode de vie si loin du nôtre.

"Si je dois vous raconter la vie des bergers, vous pourriez en écrire d'ici au Japon !, s'exclame-t-elle dans un éclat de rire. Vous savez, aujourd'hui, vous avez un aperçu agréable de notre vie, car le temps me sourit. Alors la montagne est belle, mais cela n'est pas toujours comme cela. Notre pire ennemi, c'est la pluie. Lorsqu'il pleut, on marche sans s'arrêter, on est obligé de suivre les bêtes qui ne demeurent pas à l'arrêt. Nous n'avons pas d'autre solution. Il faudrait avoir une immense bergerie pour abriter le troupeau, mais pour nous c'est impossible, alors dès le matin, on marche sous la pluie."

Quelques instants suffirent pour imaginer combien cela devait être difficile. De plus, Maria le ressentait au plus profond d'elle-même et son visage traduisait son malaise intérieur. Nous étions alors assises dans la pièce principale, la seule de sa cabane et elle s'affairait à la préparation d'une soupe comme celle que l'on prépare à la montagne.

"Un danger nous guette encore : le tonnerre, la foudre. Et parfois, j'avance sous la pluie en essayant de ne pas trop me poser de questions. L'éclair sillonne et illumine le ciel d'acier et j'attends.. J'attends le coup de tonnerre qui lui succède faisant résonner mille échos de montagne en montagne. Puis, après le bruit terrible, je me surprends à pousser un soupir de soulagement, je jette à nouveau un regard vers le ciel, mes bottes s'enfoncent dans la terre mouillée et j'attends ainsi la fin du jour."

Bien sûr, je comprenais en un instant pourquoi les bergers devenaient rares. Habitué que nous sommes au confort, peu de jeunes acceptent de telles conditions de vie, même si elles offrent en échange le contact de l'homme avec la nature, contact dont on se passe de plus en plus difficilement à cause de notre mode de vie, de notre aliénation puisque la ville nous dévore peu à peu.

Durant notre conversation, un bêlement vint à mon oreille.

"Vous entendez, Monique... C'est un agneau de dix jours. La mère est morte et c'est moi qui l'élève au biberon. C'est l'heure d'ailleurs et il réclame. Les naissances, c'est aussi un de nos problèmes majeurs.

-Racontez, Maria...

* jumeaux

-Là aussi, j'aurais beaucoup de choses à vous dire. Dans ce domaine, il faut avoir une grande habitude du métier. Par exemple, lorsqu'il naît des bessons*, en automne, les mères ont chacune un sonnail- lon avec un bruit différent, car chaque agneau reconnaît sa mère au son de la clochette qu'elle porte au cou. Les agneaux représentent notre capital. En fait, à la foire, ils font notre salaire annuel. Nous sommes donc obligés d'être vigilants. Lorsqu'un agneau meurt, alors qu'il est tout petit, on lui ôte la peau et on en recouvre un orphelin. La brebis adopte l'orphelin au même titre que son petit mort qu'elle croit retrouver à l'odeur."

Là encore, j'avais pris conscience du sens du mot berger. Je m'habituais au cadre que nous offrait cette cabane. Une seule pièce avec dans le fond les lits. Près de la porte, un réchaud, un seau posé sur une chaise et un placard pour les provisions faisaient office de cuisine. Une petite fenêtre laissait pénétrer la lumière du jour. Le soir, la lueur de la lune seulement devait éclairer la maisonnette, qui avait en guise d'électricité une lampe à gaz. Pour donner une image précise de la cabane vue de l'extérieur, il faut faire appel à la demeure des sept nains, perdue dans une vaste montagne et demandant abri à un ciel plein d'étoiles.

Je m'habituais aussi à cette conversation. J'étais comme un enfant à qui l'on raconte une longue histoire. D'autant plus que, selon moi, seul un berger est capable d'évoquer la pureté d'un ciel, la blancheur d'un clair de lune, l'immensité de la montagne et la vérité des choses simples.

Monique Jusbert

Courrier des lecteurs

"...Ayant lu avec un très vif intérêt les six premiers numéros du Lanternin,.... je tiens à vous féliciter pour la haute tenue, à la fois littéraire, scientifique, artistique et sportive de cette revue, l'un des plus beaux fleurons de cette superbe vallée d'Entraunes et de la Cayolle (Haut Var), grâce - et cela mérite, certes, d'être légitimement souligné, et non pas trop modestement passé sous silence - au dévouement et à l'enthousiasme constants, bénévoles et très compétents, de tous ses collaborateurs et collaboratrices. Encore bravo..."

M. Roger Péquignat, professeur honoraire, membre du Conseil National de l'Association Européenne des Enseignants.

"... Merci pour le Lanternin. J'ai bien aimé l'article "Aux sources de l'Orénoque" dans lequel cet

enfant des années 1920 décrit l'aventure d'un voyage à St-Martin chaque été recommencé. Je voudrais pouvoir écrire à ce monsieur pour lui dire combien je le comprends et comme j'ai trouvé son titre bien choisi ! Moi pour qui, au cours de toutes nos pérégrinations, le plus grand bonheur est de retrouver sensations, odeurs, luminosité qui me font m'écrier : "Que c'est beau ! on se croirait à St-Martin !" John et les enfants se moquent de moi bien sûr, lorsque mon refrain favori, qu'ils reprennent en chœur, me vient aux lèvres au détour du chemin. Un rien le suscite; bien sûr, il s'agit surtout d'impressions fugitives : un rayon de soleil sur un pic dénudé des Andes, le froid glacial d'une "congère" de sable dans le petit matin frisquet d'El-Oued, une odeur de champignon dans la forêt vierge. Comme si St-Martin et ses montagnes étaient mon seul critère de beauté et d'harmonie....."

Michèle Moore-Auda, Kuala Lumpur (Malaisie).

Albert Tardieu nous avait adressé plusieurs textes en juin dernier alors que Lou Lanternin n°7 était déjà sous presse. A notre grand regret, nous n'avions pu les publier. Les voici aujourd'hui, émouvantes et précieuses paroles qu'on recueille comme l'eau de pluie... J.T.

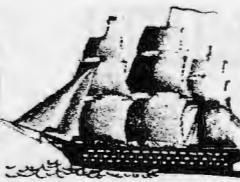
JOUR DE PLUIE

Impressions entraunoises, en forme de prose,
sans queue ni tête, sans rime ni raison.

Debout au bord du chemin,
Bien campé sur mes jambes,
Les mains aux poches,
Chape de berger sur les épaules,
Sur la tête un vieux chapeau,
Aspergé par l'égout du toit que le vent marin fait fuser,
Je me délecte à regarder tomber la pluie de septembre.
Derrière moi d'autres gouttes courent le long du mur,
Elles imbibent ma chape de bure.
A mes pieds, l'eau du caniveau coule trouble
Et les pierres du chemin luisent de reflets irisés.
Les gouttes tombant dans les flaques font des ronds qui s'entrechoquent.
La base de gros nuages noirs, immobiles dans le ciel,
Coupe le relief d'une barre grise.
Sur les hauteurs, les bois ont pris leur sombre couleur nocturne.
Là-bas, le torrent en crue fait entendre
Le ronflement de son énorme masse d'eau boueuse.
Face à moi, sur l'autre bord du chemin, un escargot
Que l'humidité du sol aide à se propulser,
Pointe ses cornes aux yeux noirs vers le ciel;
Il se précipite vers un plant de bardane proche.
J'aime la pluie autant que je déteste le soleil.
Est-ce normal au pays du soleil ?
Se promener seul sous la pluie m'est un réel plaisir,
Cela me procure une grande joie.
Dans les sous-bois, la terre gorgée d'eau exhale sa suave odeur d'humus.
Pluie douce et sainte pluie, si injustement décriée.
Toi qui laves l'air que nous respirons.
Toi qui alimentes les discrètes bornes d'eau fraîche
Et qui fais reverdir la campagne.
Toi enfin qui permets notre survie.
Après toi, de la nature éclatante se dégage la grâce, le charme,
la féminité et la sensualité d'une ondine ruisselante.

Albert Tardieu
(juin 1980)

HISTOIRE D'UNE



LETTRE

par Denis Andreis

Pour essayer de connaître et d'expliquer le passé, l'historien ne peut se contenter des dépôts d'archives officiels même si c'est là qu'il puise l'essentiel de la matière brute de son travail. Documents privés, papiers de famille, photographies ou cartes postales anciennes, objets qu'on dit inanimés... tous ces humbles témoins de la vie quotidienne constituent autant de filons de recherche, encore mal exploités, mais qui peuvent se révéler fort riches. Qu'il nous soit permis d'en donner ici un exemple grâce à une lettre vieille de plus d'un siècle qui prouve que les "Entraunois" participèrent en leur temps à ce qui fut l'une des plus étonnantes migrations du XIXe siècle : la ruée vers l'or en Californie.

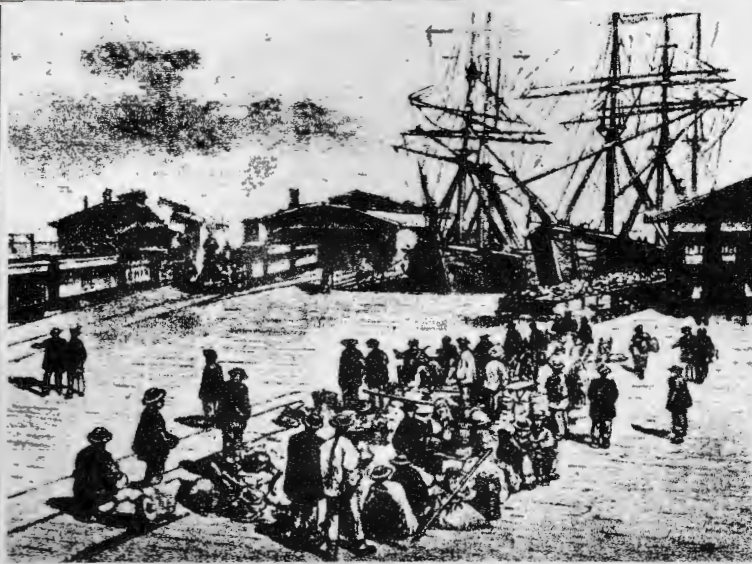


Photographie prise par le Chevalier de Cessole le 21 septembre 1896 et qui représente la maison Lioutaud à Chastelonne.
C'est dans ce cadre, ou peut s'en faut, que Jean-Baptiste a vécu la première partie de sa vie. Etant donné la date du cliché la plupart des personnes qui posent sont certainement, frères ou neveux, ses parents assez proches. (Original déposé au musée Masséna)

Cette lettre nous a été obligeamment prêtée par nos amis Monsieur et Madame Auda de Saint-Martin. Madame Auda, née Liautaud, est en effet la petite-nièce de son signataire, Liautaud Jean-Baptiste. Ce dernier est né à Chastellonnette le 11 octobre 1827; il est le fils aîné de Joseph et de son épouse Marianne Coste, mariés en 1824 (1). C'est dans ce hameau qu'il vécut certainement ses années d'enfance et d'adolescence jusqu'à... mais laissons-lui conter sa propre histoire.



Intérieur d'un cap-hornier.
A droite, quai du port de San Francisco.



Montofier, le 9 décembre 1855

Cher et tendre père,

Il y a longtemps que je vous aurais écrit; mais il fallait auparavant que je trouvasse un endroit fixe pour pouvoir vous demander une réponse; et que je connusse quelque peu la Californie pour pouvoir vous donner quelques détails de plus. Je crois que vous ne serez pas fâchés de recevoir de nos nouvelles. Nous sommes arrivés à San Francisco après une traversée de six mois, c'est le 13 juin que nous mimes pied à terre. Le 15 nous sommes allés à Santa Clara où nous avons trouvé Monsieur Don qui nous a bien reçus. Brun s'est établi chez lui. Mon cousin Autheman et moi nous sommes partis pour les mines au bout de quelque temps. Nous sommes à quatre-vingt lieues de San Francisco. Voyage qui nous a coûté encore 150 francs à chacun. Arrivés à notre destination, il s'a-

NDLR : Orthographe, ponctuation, mise en paragraphes, emploi des majuscules sont conformes à l'original. On peut remarquer que sont utilisées les mesures linéaires traditionnelles (la lieue = 4444 m, et le pied = 0,324 m) et non celles du système métrique. Il en est de même pour l'unité de poids qui est ici la livre.

notre instruction; après plusieurs jours de recherches nous en avons
trouvé trois; de manière que nous sommes cinq; mais je crois
que l'année prochaine nous travaillerons à part. Le climat
de la Californie est assez doux, et l'air est aussi sain que chez nous.
Dans l'endroit où nous sommes, il y tombe quelques fois plusieurs
pieds de neige; mais nous avons un chez nous, ou bien une case,
que nous avons fabriquée nous-mêmes. Les murailles sont tout
bonnement de grosses pièces de bois superposées et non équarries;
un peu de terre délayée sert de mortier pour le replatrage. Le
toit est une double toile. Dans un coin s'élève une belle

Extrait de la lettre en fac-similé.

gissait de travailler; mais ne connaissant pas la mine, il n'était pas si facile. Il fallait donc trouver un ancien mineur, s'associer à lui, et le prier de notre instruction. Après plusieurs jours de recherches nous en avons trouvé trois; de manière que nous sommes cinq : mais je crois que l'année prochaine nous travaillerons à part. Le climat de la Californie est assez doux et l'air est aussi sain que chez nous dans l'endroit où nous sommes. Il y tombe quelques fois plusieurs pieds de neige : mais nous avons un chez nous, ou bien une case, que nous avons fabriquée nous-mêmes. Les murailles sont tout bonnement des grosses pièces de bois superposées et non équarries; un peu de terre délayée sert de mortier pour le replatrage. Le toit est une double toile. Dans un coin s'élève une belle cheminée construite en pierre et dans laquelle est entretenu un bon feu pendant les soirées d'hiver qui sont assez longues. Après le souper on se met autour du feu. On jase; on raconte des histoires, et on fait des châteaux en Espagne qu'on a le temps de démolir et de remonter encore. A la fin de la veillée chacun se rend à son lit qui consiste en un coupon de toile fixée sur deux traverses. Nos dépenses, y compris la nourriture et l'entretien, sont de 20 à 25 piastres par mois. Nos productions ne sont pas grandes : attendu que les mines commencent à être épuisées et qu'il faut beaucoup plus de temps que les années dernières pour ramasser de l'or; cependant nous espérons qu'au bout de sept à huit ans de travail, nous pourrons retourner au pays. Pour le moment il y a encore plus de ressource ici en Californie qu'en Europe, pour celui qui veut travailler; car celui qui ne travaille pas est aussi malheureux que chez nous. Plusieurs en Europe croient que pour faire fortune en Californie il faut voler : mais ils se trompent. On a vu en 1849, 50, 51 et 52, des individus trouver des pépites d'or de 10 livres, de 20, de 30 et même de

(1) Tous les renseignements d'ordre biographique ont été établis grâce aux registres d'état civil, conservés aux Archives départementales des Alpes-Maritimes (pour la période antérieure à 1861) ou à la mairie de Saint-Martin (pour la période suivante).

Première mine d'or découverte
dans le Sacramento en 1848



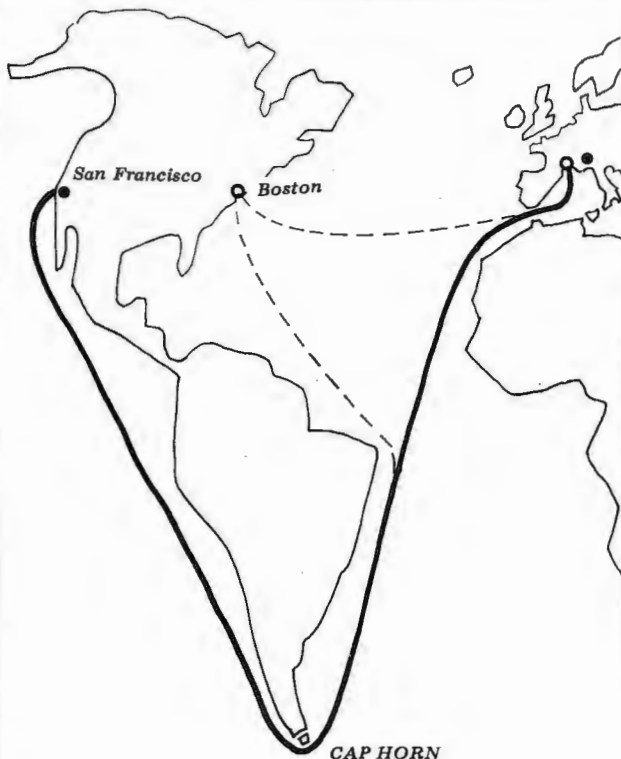
cent livres. Des boutiquiers ont fait dans ces premiers temps une fortune de 30, 50 et même de 100 mille francs. Ceux-là sont un peu voleurs; il est vrai, on ne peut le nier; mais il y en a plusieurs de cette espèce chez nous par conséquent il ne faut pas s'étonner. Le vol commis différemment est puni ici comme le meurtre chez nous. C'est qu'ici une affaire est bientôt jugée. Tel est pris aujourd'hui qu'il est pendu demain. Notre nourriture consiste d'abord en pain, que nous faisons nous-mêmes dans un four que nous avons fabriqué il y a peu de temps, en café, en pommes de terre, oignons, haricots et lentilles. De temps en temps nous achetons quelque morceau de viande de boeuf parce que le boucher passe presque tous les jours, bien que nous soyons à une lieue du camp. Ici tout est moitié plus cher qu'à San Francisco. On parle, je crois, toutes les langues en Californie, car on voit des gens de toute nation. Lorsqu'on entre dans une ville et qu'on entend parler, on ne comprend personne et personne ne vous comprend. On dirait les fondateurs de la tour de Babel. Le dimanche on se repose; mais on ne parle pas d'aller à la messe car le prêtre le plus près que nous ayons est à trois bonnes lieues. Il ne pleut que bien rarement en Californie pendant l'été. Ce n'est que dans le courant de 9bre ou de Xbre que les pluies commencent, et elles continuent de tomber ordinairement jusqu'au mois de mars ou d'avril. Les endroits habités maintenant par les mineurs n'étaient occupés avant la découverte des mines que par quelques indiens appelés Yankes. Ils étaient campés dans les vallons près d'une fontaine. On trouve encore près de leurs habitations quelques pierres creusées en forme de mortier où ils pilaient les glands qui est leur principale nourriture. Ils sont maintenant retirés dans les montagnes pour la plupart. L'or se trouve en paillètes et en pépites plus ou moins grandes. Mais on en trouve peu; parce qu'il faut travailler ce qui a déjà été travaillé. On ne voit partout que terres jectisses.

Qui est le véritable auteur de cette lettre ? La question peut se poser au vu des qualités formelles du document qui sont assez remarquables : écriture ferme, orthographe assurée, style alerte, vocabulaire précis et même imparfait du subjonctif manié avec aisance (!). Bien que l'alphabétisation masculine soit alors à peu près réalisée à Saint-Martin comme en témoignent les signatures au bas des actes de mariage, tous ces éléments sont à l'évidence très au-delà du niveau de culture moyen d'un jeune rural de cette époque. Dès lors il est tentant de penser que Liautaud a pu avoir recours aux services d'un copiste, d'une sorte d'écrivain public. Hypothèse certes possible, mais qui rend très mal compte de deux erreurs. Erreur certaine à propos du terme Yankees dont on aura remarqué qu'il s'applique ici à des Indiens alors qu'il n'est jamais utilisé que pour désigner les Américains, spécialement ceux originaires du Nord-Est. Erreur vraisemblable à propos du camp de Franchebart, ce qui est sans doute l'écriture phonétique d'un lieu appelé French Bar (2). Ajoutons en outre que la signature est assurément de la même écriture que le reste du texte. Devient-il donc encore très fondé d'imaginer un autre scripteur sauf à supposer Jean-Baptiste complètement illettré ce qui est fort improbable ?

Indépendamment de ce problème, insoluble finalement mais secondaire, cette lettre est très instructive sur les conditions de l'émigration et de la vie en Californie (3). C'est à partir de 1848 surtout que d'importants gisements aurifères y furent découverts. La propagande, le mythe toujours renaissant de l'El-

(2) L'importance de l'émigration française en Californie (25 000 personnes dès 1852) explique le premier terme de l'expression. Les bars ou barres étaient les berges des rivières inondées lors des crues et qui donc pouvaient contenir, parmi les dépôts, de la poussière d'or. Renseignements tirés de L. Lemonnier, *op. cit.*, p. 361 et p. 324.

(3) Ces questions ont été particulièrement étudiées par Léon Lemonnier, *La ruée vers l'or en Californie*, Gallimard, 1944. C'est cet ouvrage qui nous a servi pour éclairer ou commenter certains passages du texte.



Itinéraire probablement suivi par Jean-Baptiste Liautaud.
A droite, carte de la Californie.
(Il ne nous a pas été possible de localiser Montofier)





1865, 1865!

HO! OF THE GOLD MINES!

BILLS LADING

MONTANA & IDAHO TRANSPORTATION LINE

Virginia City, Bannock City, Deer Lodge

ALL PORTS IN THE MINING DISTRICTS

The Steamers of this Line leave St. Louis at follows:



DEER LODGE, Saturday, March 4th.

BERTRAND, Thursday, March 23rd.

BENTON, Saturday, March 11th.

YELLOW STONE, Saturday, March 18th.

FANNY OGDEN, Saturday, April 15th.

For freight or passage apply to
J. EAGER, 41 Broad Street, N. Y.

J. EAGER,
41 Broad Street, N. Y.

*Ci-dessus, affiche pour le trajet
par le Mississippi.
A gauche, camp de chercheurs d'or
au col de Chilkoot en Alaska.
(photo prise en 1900)*

dorado firent ensuite le reste et les années 1850 virent se développer de formidables mouvements migratoires en direction de San Francisco. Ceci malgré les difficultés et la longueur des voyages. Ainsi on peut avancer sans grand risque, compte tenu des indications du début de la lettre et des routes suivies par les migrants, que Jean-Baptiste Liautaud a dû s'embarquer à Marseille fin 1854 sur un voilier et naviguer par le cap Horn, soit six mois de mer avec sans doute une seule escale de ravitaillement comme il était d'usage (au Brésil, au Chili ou au Pérou).

L'existence des nouveaux arrivants est particulièrement bien décrite. Les lieux cités dans le texte, Montofier et Franchebart, ne permettent pas de déterminer avec précision l'endroit où ils se sont installés : il s'agit de simples camps, peut-être aujourd'hui disparus, qui devaient se trouver, selon les renseignements fournis, dans les régions montagneuses de la Sierra Nevada, au sud de la Californie, à plus de 300 km de San Francisco. C'est d'ailleurs dans ce secteur que se regroupait une bonne part de la colonie française. Le climat du pays, situé sous des latitudes voisines de celles du Val d'Entraunes, est de type méditerranéen, avec ici des caractères d'altitude, et ne surprend guère le Saint-Martinois, non plus que la végétation. Par contre les conditions de logement paraissent plus précaires et la case décrite se présente comme une sorte d'intermédiaire entre la cabane et la tente. Quant au lit c'est en réalité un hamac... Cette manière de vivre ne devait cependant pas être insupportable à un homme jeune et, par certains traits - pensons au cadre enneigé, aux veillées d'hiver au coin de l'âtre -, pouvait même rappeler les habitudes de Chastelonnette.

Jean-Baptiste se montre bon observateur de réalités plus dépaysantes, si l'on peut dire. Le cosmopolitisme californien, conséquence d'une émigration très hétérogène (de la Suède à la Chine), le frappe. De même la situation faite aux Indiens pour qui la découverte de l'or marqua l'anéantissement d'une civilisation séculaire avec l'établissement de réserves dès 1850 et une effrayante mortalité due aux premiers contacts avec les migrants (alcoolisme, maladies). Les moeurs des temps sont aussi bien rendues en quelques lignes saisissantes : fortunes rapides des boutiquiers qui, matériel ou nourriture, fournissent tout;

justice expéditive des chercheurs dans un milieu exclusivement masculin peu porté aux interrogations métaphysiques : "Dans la plupart des camps on organisait un semblant de procès.... la pendaison était un exercice collectif simple, propre et somme toute joyeux" ! (4)

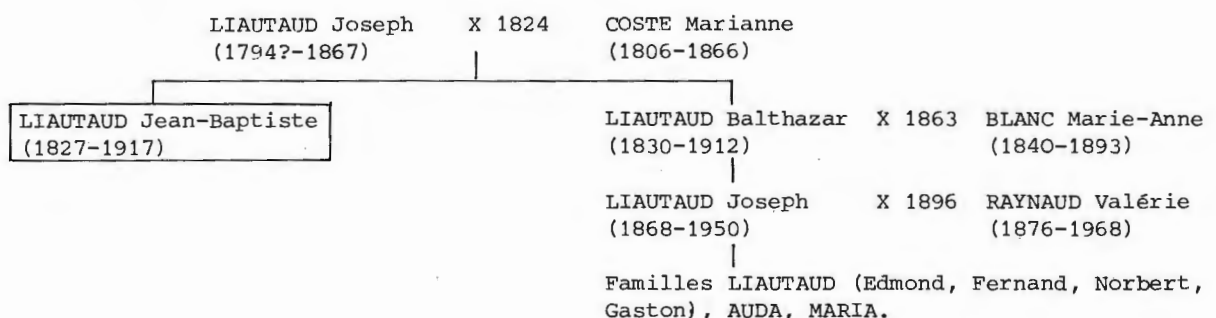
La lettre présente aussi un intérêt notable en ce qui concerne le Val d'Entraunes. Elle révèle d'abord l'existence d'une véritable petite colonie issue du Haut Var dans la région de San Francisco. Ainsi Jean-Baptiste, qui n'est pas un voyageur solitaire, a eu deux compagnons de route ("mon cousin Autheman", "Brun"). Sur place, il est accueilli par un "Monsieur Don" (qui l'a peut-être encouragé à venir ?), puis reçoit la visite d'un autre Liautaud Jean-Baptiste. Il envisage même que deux de ses frères et l'un de ses amis le rejoignent à ses frais. Nous ne savons ce qu'il est advenu de ce souhait et il n'est guère possible d'identifier tous ces personnages, mais on retrouve là un phénomène bien connu : la tendance des migrants à se rassembler par petites nations et à tenter d'attirer des compatriotes restés au pays. Pour ne pas quitter le cadre régional, on peut remarquer en particulier que ces attitudes rappellent beaucoup celles des Barcelonnettes au Mexique même si cette dernière émigration, par son caractère de masse et les réussites spectaculaires qu'elle a connues, se situe à un tout autre niveau (5).

Enfin on sait qu'un texte écrit trahit toujours, peu ou prou, son auteur, alors comment Jean-Baptiste Liautaud apparaît-il lui-même à travers sa missive ? Il a 28 ans et c'est donc un homme jeune et volontaire, le simple fait d'entreprendre une telle expédition suffit à le prouver. Un homme raisonnable et sensé aussi, attentif au budget quotidien, conscient qu'un dur travail est nécessaire, sans illusion quant aux possibilités d'enrichissement et de retour rapides... le rêve n'a de place qu'au moment de détente, le soir à la veillée. Les rapports avec sa famille, avec son père notamment, sont empreints d'un profond respect même si le vouvoiement est alors de rigueur et si l'autorité paternelle constitue, pour près d'un siècle encore, un véritable pilier social. Les remarques concernant la vertu du labeur, l'allusion en fait assez indifférente au lynchage des voleurs témoignent d'une morale aux certitudes solides qui est sans nul doute la marque d'une éducation chrétienne (cf. la référence biblique à la tour de Babel), mais aussi tout simplement le fruit d'une ancestrale sagesse rurale qui connaît le prix des choses et sait qu'on ne récolte qu'après avoir semé et travaillé. Au total un portrait assez sympathique qui, socialement et psychologiquement, devait être reproduit à maints exemplaires dans le Val.

Quoiqu'il en soit cette lettre fut la seule que Jean-Baptiste Liautaud envoya jamais d'Amérique.

(4) L. Lemonnier, *op. cit.*, pp. 346-347.

(5) Cf. Patrice Gouy, *Pérégrinations des Barcelonnettes au Mexique*, Presses Universitaires de Grenoble, 1980.



Jean-Baptiste Liautaud dans son cadre familial

Epilogue

Quarante-quatre ans plus tard un voyageur âgé se présenta sur la place de Saint-Martin à l'hôtel Roux et s'enquit de savoir s'il restait encore des membres de la famille Liautaud de Chastelbnette. Mis en présence de cet inconnu Balthazar Liautaud reconnu en lui, grâce au son de la voix, son frère Jean-Baptiste parti jadis quérir fortune en Californie et qu'on croyait disparu depuis des lustres.

C'est là le récit du retour de "l'Américain" tel qu'il est conservé vivant par la mémoire familiale. L'histoire orale est une source qu'il convient d'utiliser avec précaution mais, dans le cas précis, la tradition est amplement confirmée par les listes de recensement qui permettent de connaître la population saint-martinoise à cette époque (6). Absent des dénombremens jusqu'à celui de 1896 inclus, Jean-Baptiste Liautaud figure en bonne place dans celui de 1901 où il est indiqué rentier et résidant au village avec sa soeur Félicie. C'est là qu'il vivra ses dernières années, puis qu'il s'éteindra, nonagénaire, le 4 juin 1917. Peut-être les plus anciens d'entre nous ont-ils gardé son souvenir ?

On peut songer sur le plein d'une telle existence. Commencée sous la Restauration sarde et achevée pendant le premier conflit mondial, elle se partage presque exactement en deux moitiés : une moitié pour le Val d'Entraunes (la jeunesse et l'extrême vieillesse) et une moitié... pour ce qui était encore le Nouveau Monde à 10 000 km de là (le gros de l'âge adulte). Evidemment beaucoup d'interrogations viennent aussi à l'esprit : pourquoi ce silence et qu'a fait Jean-Baptiste pendant ce long séjour en Amérique ? Pourquoi cette volonté de revoir à plus de soixante-dix ans un pays natal quitté à moins de trente... ? Pourquoi ? ... Mais faute de certitudes, nous laisserons au lecteur le soin de poser les questions et de trouver les réponses. Après tout l'imagination aussi a ses droits !

Denis Andreis

(6) Archives départementales des Alpes-Maritimes.



LOU DROUMADARI ROUSET

En entrounenc, on conçoit aisément qu'il y ait peu de mots relatifs à la pêche en mer et à la vie maritime en général. On comprendra de même que dans cette haute vallée située à environ cent kilomètres de la Côte, là où la neige abonde en hiver, le vocabulaire se rapportant aux cactées ou à la flore tropicale se réduit à rien dans le parler entraunois.

Il existe cependant une exception propre à nous surprendre : "Lou droumadari" est un substantif authentique de cette région.

On se plaît à imaginer quel mystère a présidé à ce que ce mammifère du genre des camélidés, apprécié pour sa sobriété légendaire et son endurance à la course par les peuplades d'Afrique et d'Arabie, soit connu des communautés du Haut Var.

On pourra, bien sûr, argumenter le passage d'Hannibal qui, pour ne pas dépayser ses éléphants, a pu leur laisser la compagnie discrète, mais appréciable, de ces ruminants au poil ras.

Mais il se peut aussi que dans l'ivresse des Entraunois, la vision de l'éléphant se soit effacée devant celle du dromadaire...

"Lou droumadari rousset", le voici qui apparaît dans un vol de choucas, avec les brumes du génépi, à en cacher pour de bon la cime augurale de l'Encombrette !



Jean-Marc Debenedetti

LIVRES

par René Liautaud

Signalons d'abord deux ouvrages sur le Pays niçois qui devraient intéresser nos lecteurs.

* Un numéro spécial de REFLETS DES ALPES-MARITIMES inventariant les richesses d'une trentaine de musées de la Côte et de l'arrière-pays. Grâce à cet ouvrage, remarquablement illustré, habitants et visiteurs des Alpes-Maritimes sauront où se rendre pour découvrir et admirer quantité d'oeuvres, parfois inestimables.

* J.P. DOMERECO publie aux éditions Serre un passionnant ouvrage sur le passé de SOSPEL et la vallée de la Bévéra. Tout amateur de l'histoire régionale se doit de posséder SOSPEL, HISTOIRE D'UNE COMMUNAUTE*.

* Délaissons la région pour l'Auvergne dont parle Antoine Sylvère dans TOINO (éd. Plon).

C'est essentiellement l'histoire d'un enfant de très pauvres métayers, né en 1888, à Ambert (Puy-de-Dôme). Une enfance douloureuse, gâchée par le continuel endettement des parents et la dureté, pour ne pas dire la cruauté de ses maîtres, des religieux sans pitié qui, non contents de punir les pécadilles de jeunesse, paraissent oeuvrer systématiquement pour préparer les individus à supporter sans révolte leur condition d'hommes du peuple à jamais asservis. Ayant heureusement trouvé, grâce à l'un de ses grands-pères, curiosité intellectuelle et goût pour l'étude et la connaissance, Toinou, devenu adolescent, échappant aux contraintes de l'adversité, parviendra à se créer une situation, d'abord comme enseignant, ensuite comme ingénieur. Mais alors les impératifs du capitalisme, qu'il refusait de servir platelement, l'écartèrent des postes de commande jusqu'à sa disparition en 1963.

Racontant son enfance, l'auteur fait revivre, parfois de façon humoristique, non seulement ses familiers, mais nombre de gens de leur entourage. Dans cette peinture, nos lecteurs du Val d'Entraunes trouveront ample matière à réflexion en comparant l'existence dans leur contrée à celle d'Ambert où la bourgeoisie, possédante et avide, toujours soutenue par l'Eglise selon l'auteur, exerçait une intenable pression sur les malheureux métayers. Situation que le Val d'Entraunes, bien que très pauvre, ne connut sans doute jamais.

Ajoutons que dans le même ouvrage figure une étude sur "Le parler auvergnat d'Ambert" de P. Rimbaud. Nos patoisants y découvriront de réelles parentés dans le langage des deux contrées, hors bien entendu des importantes variations déterminées par les accents.

* Bien qu'un peu tard, il nous semble utile de signaler la publication dans le Livre de Poche de LE CLOS DU ROI, MEMOIRES D'UN BERGER DE PROVENCE de Marcel Scipion qui obtint, en 1978, l'un des prix des Maisons de la Presse. Cet ouvrage, écrit par un gavot bas-alpin de la région de Moustiers ne peut qu'intéresser les gavots du Val d'Entraunes qui retrouveront nombre d'expressions et quantités de détails rappelant les façons de vivre d'autrefois dans des pages bien savoureuses.

Ayant grandi dans une ferme de montagne où, pratiquement, il fallait presque pourvoir à tout, l'auteur évoque, avec verve et tendresse, maints souvenirs de l'existence d'alors, une existence aussi sobre que difficile, heureuse cependant, analogue à celle que connurent la plupart de nos parents.

Les récits, parlant chasse et braconnage, paraissent encore mieux enlevés que ceux traitant de vie quotidienne à la ferme ou derrière les moutons. Ils font de Scipion un remarquable conteur dont le talent, par moments, rappelle celui de Pagnol. Ce n'est pas peu dire. (1)

(1) L'auteur définit les "Clos" comme des "combes creusées dans les alpages accrochés aux flancs d'un serre, crête montagneuse". En entraunois "lous clouots" (les clots) sont des terrains presque plans. Signalons dans de vieux cadastres d'Entraunes au moins deux "Clots du Duc" (peut-être du duc de Savoie), l'un au Serre, l'autre au Clot, parcelles qui devaient avoir, à l'origine, un régime fiscal particulier et qui paraissent correspondre au "Clos du Roi" évoqué par ce livre.

*NDLR : Dans cette même collection René Liautaud publiera prochainement une histoire d'Entraunes (éd. Serre).

Dans NICE-HISTORIQUE de juillet-septembre 1979 (éd. Académia Nissarda) deux articles par nos collaborateurs sur le Val d'Entraunes :

- . Fondation et oeuvres pies de la communauté d'Entraunes par René Liautaud.
- . Saint-Martin-d'Entraunes, 1774-1975 (étude démographique comparative) par Denis Andreis.

LE FOUR A CHAUX

par Jean-Jacques Jaubert

Il est une tradition qui avec la modernisation dans le domaine de la construction a complètement disparu : je veux parler des fours à chaux. A cette époque, je n'étais bien sûr pas né, mais il m'a paru intéressant de recueillir auprès de Prosper et Alfred Ollivier des Clots les souvenirs que leur a laissé le dernier four à chaux de Saint-Martin.

Ils n'en ont pas été les constructeurs, mais les plus proches spectateurs puisque celui-ci était sis au-dessus de la route près de l'emplacement du câble du Clouvet.

Toutes les maisons de Saint-Martin, à cette époque, étaient réalisées avec cette chaux que l'on mêlait au sable et qui remplaçait le ciment.

Dès que la construction d'un nouvel abri ou le ravalement d'une habitation se faisait pressant, deux ou trois propriétaires se groupaient pour réaliser cet ouvrage de longue haleine qui demandait tout un hiver, et plus, de préparation. Il est à signaler qu'au moment où Messieurs Liautaud César, Liautaud Norbert et Trouche ont décidé ce travail

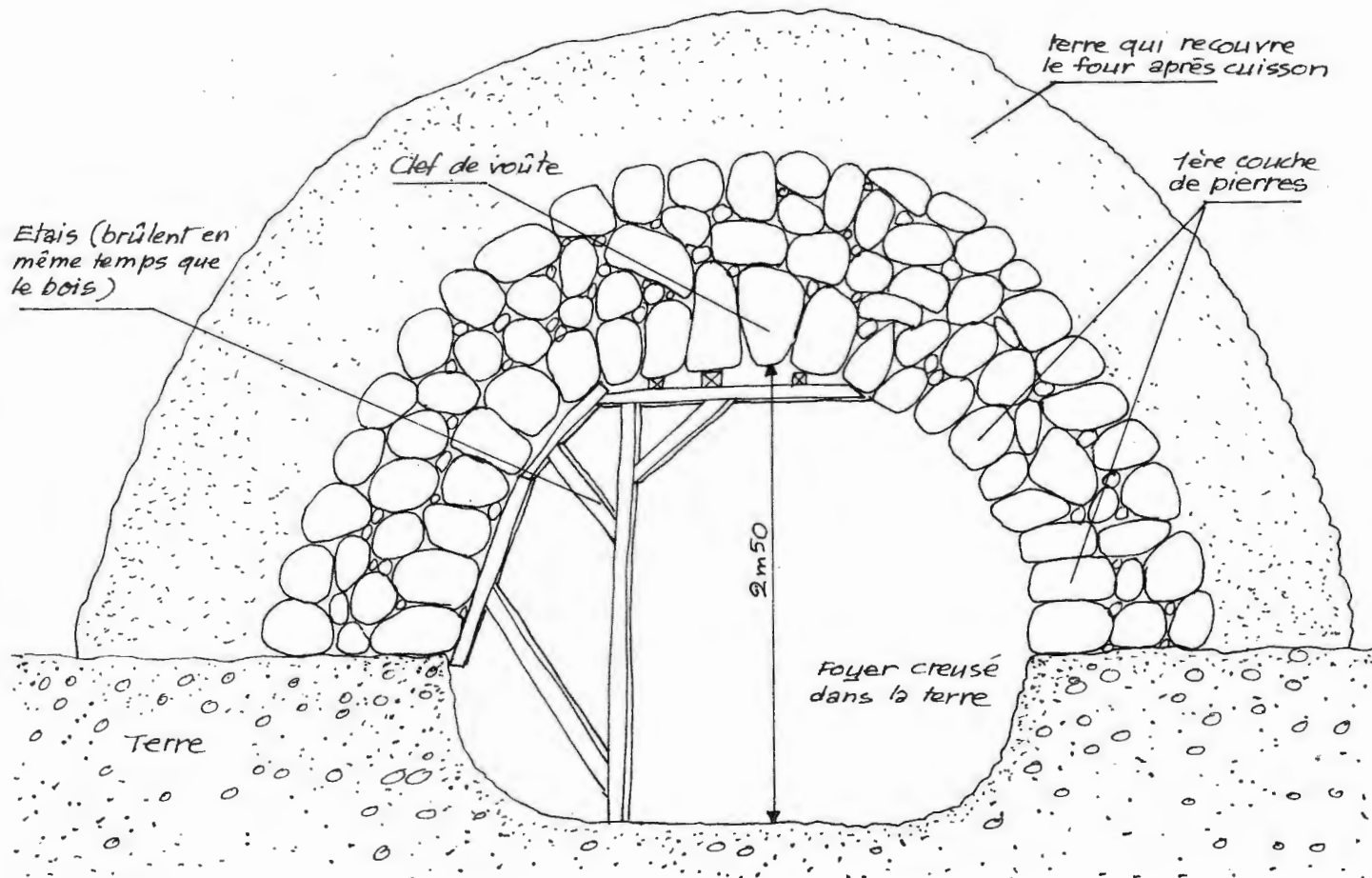


fig. 1

Le ciment existait déjà. Mais je pense que produire soi-même cette chaux devait représenter une sérieuse économie, même si cette production leur a demandé de travailler d'arrache-pied.

Travaux préparatoires

Le choix du lieu est très important, car il doit tenir compte de plusieurs facteurs tels que proximité du Var, d'où sont extraites les pierres, et accès très facile pour le transport de la chaux obtenue.

Ensuite il est primordial d'emmagasiner une très grosse provision de bois destinée à alimenter le four, de même qu'il est nécessaire de prévoir et de choisir les pierres. N'importe quelle pierre ne convient pas et il faut expressément choisir une pierre bleue, veinée de blanc, dite pierre à chaux. Elle provient du Chamoussillon et du Bourdoux et se trouve partout dans le lit du Var.

La construction du four

Pour cette construction les conseils de Jean-Baptiste Léotard (oncle de Fernand

Gollé d'Entraunes) ont été nécessaires.

Le premier travail consiste à creuser un trou rond pour enterrer en partie le four. Ensuite commence la construction de la voûte de 2,50m de haut. Les pierres bleues s'entassent les unes sur les autres. En même temps que montent les murs, on construit un coffrage à l'intérieur qui soutenant les pierres constituera la voûte. Telle la construction d'un igloo ou d'une cathédrale, la dernière pierre doit tenir tout l'ouvrage et constitue la clé de voûte (cf. fig 1). Il est bien évident donc, que n'importe qui ne peut construire un four, au risque de tout voir s'écrouler si la dernière pierre ne remplit pas sa fonction.

Durant cette construction, on aura pris soin de ménager une porte par laquelle seront enfournés les billots et les fagots de bois (cf. fig.2). Le seuil de cette porte est constitué par une pierre en grès qui indiquera, en devenant blanche, la fin de la cuisson.

Lorsque la voûte est terminée, on charge celle-ci de plusieurs couches de pierres bleues, le foyer se trouvant sous la voûte à demi enfoui dans la terre.

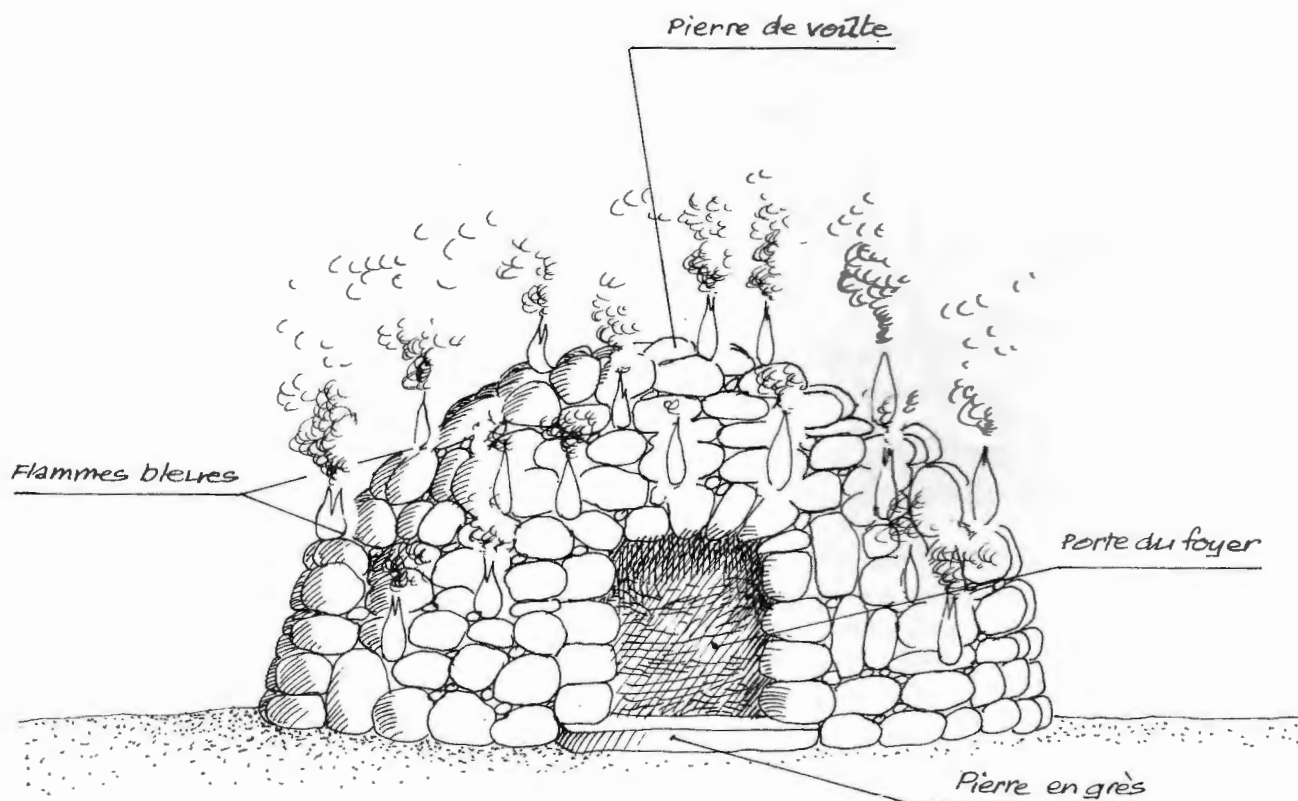


fig.2

La cuisson

Lorsque tout ceci est fini, on allume le feu qui devra brûler jour et nuit sans interruption pendant 8 à 10 jours (la pierre en grès étant le seul juge de la durée exacte).

Une fourche sert à enfourner les fagots tandis que les gros billots (1m sur 0,40m de diamètre) sont jetés pour ranimer le foyer. Ensuite avec une barre de fer, l'homme chargé de surveiller les flammes aère un peu les tisons et secoue les cendres pour revigorer le feu. Des stères de bois sont nécessaires pour mener à bien cette cuisson. Lorsque celle-ci arrive à son terme commencent à apparaître sur la voûte de petites flammes bleues qui sortent par les interstices laissés entre les pierres recouvrant la voûte (cf. fig 2). Vous pouvez imaginer le spectacle magnifique offert aux yeux des nombreux curieux venus tenir compagnie à la tombée de la nuit aux deux personnes de surveillance... Et les badauds étaient nombreux.

Le four réalisé aux mois de mai et juin devenait un but de promenade vespérale et le moyen de passer agréablement une soirée. Pas un habitant de Saint-Martin qui ne soit allé voir "le dernier four". A la lumière du "lanternin" et des flammes du four, curieux et surveillants dégustaient le vin apporté par chacun tout en évoquant les histoires du village et du Val. Parfois même certains se laissaient aller à la chansonnette. L'humeur était joyeuse et certainement agréable car pas un des protagonistes ne semble regretter l'ambiance connue lors du dernier four.

Après la cuisson

Bientôt, au bout d'une semaine ou plus, la pierre en grès blanchit enfin. Il est temps de boucher la porte et de recouvrir tout l'édifice de 0,50m de terre environ pour conserver la chaleur (cf. fig 1). Ce poids supplémentaire n'occasionne pas de dégâts si la voûte est bien faite (importance de la dernière pierre !). Une semaine plus tard, les divers participants du four enlèvent la terre (s'il en reste un peu elle se mélangera à la masse de chaux) et constatent que les pierres bleues, cuites, ont fondu et sont devenues blanches. Certaines en cuisant se sont amalgamées tandis que d'autres ont gardé leur forme initiale, mais un coup de talon suffit à les effriter. Ce travail d'ailleurs est fait à l'aide d'un maillet en bois. En se brisant, la chaux se mélange aux cendres, et tout n'est plus que de la chaux.

Un four normal pouvait produire plus de 10 000 kg de chaux. Cette matière peut conserver ses propriétés durant plusieurs années à condition que l'on ait pris soin de l'abriter.

L'utilisation

Toutes les fermes et maisons un peu anciennes de Saint-Martin ont été bâties à l'aide de cette matière.

Si un Saint-Martinois devait construire une bâtisse, il creusait un grand trou près du lieu choisi dans lequel il versait la chaux à utiliser, arrosait abondamment et laissait bouillir. Il renouvelait l'opération jusqu'à ce que la maison, la façade ou tout autre travail entrepris soit terminé.

Il était possible de mélanger du sable à cette chaux. Cette opération se réalisait sur un sol propre, à l'aide d'une sorte de truelle munie d'un long manche que l'on tirait et poussait en faisant tourner légèrement jusqu'à ce que le mélange devînt homogène. Cet instrument curieux, plus du tout utilisé aujourd'hui, s'appelait "gatchaire" (cf. fig 3).

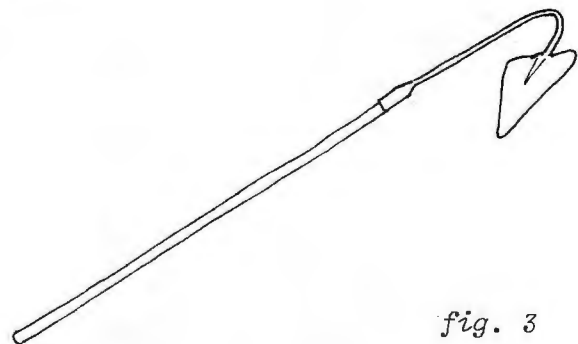


fig. 3

Ce procédé de construction n'était pas plus mauvais que le ciment actuel, et de nombreuses maisons construites avec cette chaux, pourtant abandonnées depuis de nombreuses années, sont encore sur pied pour témoigner de la pérennité de certains procédés dits "antiques" et mal adaptés.

Regarder avec nostalgie en arrière, soupirer en comparant l'ancien temps et notre vie actuelle n'est pas concevable, pourtant il est parfois bon de se souvenir du travail fourni par les générations passées qui ont trimé afin que leurs descendants bénéficient d'une vie meilleure que souvent ils n'apprécient pas. Heureusement ces édifices demeurent et nous remettent en mémoire tout ce que nous devons à nos prédécesseurs qui malgré l'adversité n'ont jamais baissé les bras.

Jean-Jacques Jaubert



"Espouventàu, Finoun se coulèt bèn couóntro Batisto."

LAS FADOS

par René Lioutaud

(texte français page 23)

Avié pas de veritables nebouts, ni d'enfans, ma èra la tanto Finoun de tout lou mounde, et cadun l'aimavo pèr soun bouón parla : sènso jamai criticà, avié toujou lou mot pèr rire. Couro me recampavou pèr las vacansos, manquavou pas d'anà la vèire e, coumo dins lou tèn, velo trovavo tant de plési à countà, que iéu de l'escoutà. Cada jou, passavou de bouóns moumens asséta prochi de sa cadiero basso.

Ero uno pichouno fremo touto roundo, qu'avié las jàutos plissàus coumo un gros poun à la fin de l'ouvert. Li manquavo de dèns, mè sènza tróu la gastà, e sous uès rioun enca pu souven qua sa boucho.

Venié de m'assura qu'uno campano èro enterràu dins lou jardin prochi de la glèio. Coum m'estounavou, insistèt en diènt :

- Ero la pu bello. S'entendié jusqu'à Nénaus.

- Perqué l'an enterràu ?

- Voulioun empachà lous sourdas de la prendre.

- Couro s'es passa ?

- Moun paure paire parlavo de mai de cènt ans.

Mai de cènt ans ! Menavo au moumen de la Revoulucioun. Ero possible que lous Entrounenc aguessoun vougu escoundre ce que coustàvo lou mai.

- Despuèi an degù la cercà ? diguèrou.

Tanta Finoun me regardavo. Calculèt un moumen, puèi me souflèt :

- Las fados l'an defendu.

- Que diès ? Las fados ?

- Vouï ! Las fados.

Aviou raramen vist tanta Finoun seriouso coum'acó.

- Voulès dire que lous Entrounenc crèioun enca en aqueles bestisos ?

- Lous autres fan ce que vouloun, ma iéu li crèiou, perqué las ai vistos, assura tanta Finoun.

Pousquèri pas me retenì de rire, avant de dire :

- Vous foutès de iéu : uno fremo coumo vous, que cadun li demando counsèu, pouó pas l'admètre.

Alouro me demandèt :

- Sabes au mens ce que soun las fados ?

- A crèire lous libres, sarioun de bellos filhos que farioun toujou de bèn si de mariés masquos endiablàus venioun pas las countrarià.

Tanta Finoun esclatèt de rire puèi diguet :

- Escouta-me bèn, las fados soun tout lou countrari de ce que diès.

Couma tous lous jouves vouliéou agué resoun. Ai insista. Tanta Finoun s'es fachàu. Me chaqu badinà pèr la faire souriré.

- Nouóstros fados soun pas coumo diès. Dins lou péis, cadun s'ou enté se tenioun.

Tanta Finoun m'aprenguèt que dins lou tèn lous gens dou Bourguet e de l'Oustamura avioun l'abitudine de n'en vèire pendènt lou soupa ou la veilhàu. Ma luènc d'estre de bellos fremos, èroun d'omes vestis de negré, amé un chapè que calavo sus lous uès. Arrivavoun, s'assetavoun, regardavoun, sènza jamai parlà. D'enté venioun ? Degun lou s'abié. Devioun lougea dins de baumos soubre Bourguet, ou dins las cavernos dou Penas. Pareissé.

qu'en Estenc, n'en avié aussi. De que vivioun ? Lous avioun jamai vist mangeà, ni béure. Soulamen, aquelous de l'Oustamura, couro partioun, mandavoun quauca-rèn en l'air. Lous lanternins s'amourcavoun, e lou lendeman, souven, un agnè ou un anougi mancàvo.

- Veilhés, diguet tanta Finoun que mas fados soun pas coum'aquelous de tous libres.

Coumo vouliou agué resoun, ai res-poundù :

- Perqué èro pas de fados mé d'omes escoudus, belèu dé desertours ou dé Barbets.

Lou regar de tanta Finoun brilhava de mai couro me diguèt :

- Omes ou fados, n'en sabou rèn : èrou pancà neissùo couro vivioun. Ma las fados de la Bouisso, las ai vistos, e creiha-mé, avioun rèn de bèu.

Coumo m'estounavou e li demandavou de me countà l'istouàro, comencèt pèr me parlà loungamen de sa vido.

Avié enterrà dous omes e n'aurié pas refusà un trouàsième. Ma lous ans èroun aqui. Es dou premié, lou gran Batisto, "lou pu bèu dou péis", que gardavo lou meilhou souveni.

- Era un gusas, un pelandroun, ma tant bravàs ! Amé véou m'ennuiàvou jamai... Que putanió ! Men a fa pourtà bèn mai que ma part. Pourtant, l'ai toujou regreta.

Alouro tanta Finoun èro jouvo et jalouó. Countinualamen en souci, surveilhavo soun Batisto, ma pouvio pas suivre pertout un ome qu'aimava mai viroulià que travaillà.

- Matin, sero, memé la nuèch, troubavo toujou prétest pèr s'escapà. Aujàvou pas trou l'embestià perqué, à m'un bouón si-mèc me remetio à ma plaço.

Finoun s'enrabiàvo lou mai, couro Batisto, après soupà, "anavo à l'espéro". Pèr la pauro jalouó, soun ome devio "esperà" dins lou liech d'un'autro. Bèn de cós l'avié suivi, mé de luènc, tant crégnié de se faire basselà. Toujou Batisto passavo lou pouónt dou Var. Me après ? Finoun regardavo lountèns puèi revenio, lasso e tristo, sènsa n'en saupre de mai.

Un sero qu'èro pu enmaliçàu que d'abitudine, decidèt de lou suivré jusqu'ou bout. Pu vitou dich que fach. Dins la nuèch, lou mènre brui se repercutavo e Batisto, -si l'entendio-, li mandario bèn autre qu'un bassèu. Bèn lèu, aguèt d'autres tracas li semblàva que, de tous lous coustas, de bestios menaçavoun. A cada moument, de cracamens ou de rasclamens la failhoun ressauta.

Finoun avio pòu, ma avançavo amé lou soulet souci de pas perdre soun Batisto. Ent'anavó ? S'èra arresta en degun oustau. Que pouvio l'attirà dins las rouóchos ?

Eiro marchavoun mens vite. Lou chamin de la Bouisso se trovavo déjà bèn entemena. Lou pas de Batisto restavo regulié, ma aquéu de Finoun changeavo à cado moument : la fatigo se sentio.

- Mountavou sènsa pensa, sinoun à devinà en te metiou mous pès, couro ai vist un pòu pu àut, Batisto qu'èro arresta. Perqué ? Me siou arrestàu aussi, cerquant à m'escoundre. Après un bouon moument es reparti, ma daise, coumo si quau-carèn l'enquiétavo. La pòu me coupavo las chambos. M'èrou jamai trovàn tant luènc à pariér'ouro. Ai ségù Batisto que mountavo de pu en pu daise. Semblavo préocupa. Qu'esperavo ? Tout d'un còu ai entendù l'orlogi que sonnavo miéjanuèch. L'escoutavou tant bèn qu'ai plus pensa, ni à Batisto, ni au chamin, e moun souliéo a piqua fouórt couóntro un gros massacan.

L'entendènt, Batisto s'arrestèt, puèi s'entournèt. Cregnènt de brans, belèu de cós, la pauro Finoun, apountelàn à la rouócho, àujàvo plus boulegà.

Batisto la prenguèt souto lou bras e, à vouòs basso, li recoumandèt de se teissà. De la sorto, l'un ajudant l'autre, arrivèroun à un replanet, proum large pèr teni una centenau de moutoums.

- Que li a ? soufflèt Finoun à soun ome que pareissié toujou alarma.

Au bout d'un bouón moument, d'un geste, Batisto moustrèt lou souó à sa fremo pèr l'invità à s'assetà. Velo se faguèt pas mai pregà. Véou countinuàvo d'anà e veni.

- Qu'espéro ? se demandavo Finoun.

Bèn lountèns après s'en venguèt prochi de vélo en diènt :

- L'ai mai manqua.

- Qu ?

- Lou curat màudit.

Alouro s'espliquèt : èroun, aqui, ou "Clouot dou curat", un marrit curat que, dins lou tèn, avio tant fach de capounariés, que s'èro vist coundanà, pèr l'eternità, à dire sa messo quoutidiéno, à miéjanuèch, en aquéu luèc.

- Vouós badinà ? diguèt Finoun.

- Que noun, assura Batisto. Lou paire de moun paire avié reussi de lou vèire e m'èrou proumes de lou vèire aussi.

- Es pèr acó demandèt Finoun, que tant de cós siés partit soulet dins la nuèch ?

- Voui, pèr acó.

Alouro Finoun esclatèt de rire. Se jittant au couó de soun ome, s'es messo à

l'embrassa, en diènt :

- Et dire que creihou qu'anaves vèire de garços.

- Se n'en aviou rescountra, las auriou pas refusàus, diguet Batisto, en l'estregnènt.

(Tanto Finoun precisa qu'a tout oubliada de ce que faguèroun alouro. Se rapèla sulamen qu'an dourmi e qu'un gros bousin lous a reveilhas. Li avié plus de luno e tout s'èro escurci.)

Batisto proupousa de recalà, ma Finoun avio pòu e, pèr rèn au mounde, se sario aprivàu, en pleno nuèch, dins parié chamin.

- Aguèt bèu crià, menaçà, faire semblant de me laissà, ai toujou refusa. A la fin, Batisto a dich : "Se vouós pas calà, fòu mountà de mai, pèr trouba una sousto : bèn lèu vai plóure.

- Failho de mai en mai soumbre. Me laissavou menà. Anavian daise. Lou bouón Diéu, la Viergeo e tous lous sants èroun amé nàutres : sièn bèn arrivas à cimo. Alouro ai demandà : "Pensés que las veirèn ?"

Coumo tous lous Entrounenc, Finoun é soun óme sabioun que las fados de la Bouisso preparavoun lou marrit tèn. Sabioun aussi que la campaneto dou Rousari pouvio las arrestà.

Batisto menèt sa frémo prochi de la sousto, darrié un rouchas, puèi tous dous guèitèroun. Tout pareissié calme e silencious. Tout èro negre. Las crestos se devinavoun à péno.

Bruscamen uno pichouno clartà pareissèt sus l'Encounbreto e las nèblos semblèroun s'escartà. Alouro las vequèroun. D'abort uno, puèi douós, puèi très. Las fados de la Bouisso, -d'enormes fumelans-devioun agué lous pès prochi dou lac.

La testa, -touto mau foutùo- se perdio dins lou ciè. Espouventàu, Finoun se coulèt bèn couóntro Batisto.

Eilamou, las fados pareissioun dansà : se tournavoun, se toursioun, mountavoun, calavoun, s'entremelavoun.

Couro lou vènt se levèt, aquelous juècs s'arrestèroun. Las fados avioun plus rèn de gracios. Eira anavoun e venioun sènsa arrest. Se mesclavoun. Empoussible de suivre las viravoltos e de veire las bletos que devioun piçà pèr baregà l'aigo dou lac. Bèn lèu quauquos luisènços se vegueroun e de grossos goutos tombèroun. Mè, tróu intrigats, Finoun e Batisto, restèroun fouóro pèr rèn perdre de la vista sus las cimos ente tout se counfoundié de mai en mai. Brutalamen un uèil lous esbloujèt. D'autres segueroun sus lou cóu e tout lou cié lampejèt. Lou tapagi das trons embalourdissié. Un fracas ensoupourtable en aquèlo autour. Eiro, bèn assoustras, Finoun e Batisto escoutavoun ame bèn d'atencioun pèr tachà de recounouisse, dins lou vacarme, lou pichoun brù de la campaneto dou Rousari.

Lou tèn passavo e la chavano countinuavo toujou tant enrajàu. Puèi un pichoun tint, bèn laugié, s'esouvi.

- Es la campaneto, diguèt Finoun, esquissant lou bras de soun óme.

Lou tint se renouvelèt puèi semblèt s'acrèisse. Au memé moument lous trouns s'arrestèroun. Gaire après la pluèio faguèt parié.

- Las fados ai mai agù pòu de Nouostro-Damo, diguèt Finoun.

Batisto la regardavo en riènt. Un pòu pu tart li prenguèt la man avant de s'abrivà sus lou dangeirous chamin de la calàu.

Lou jout se levàvo.

LES FEES (traduction littérale)



Lelle n'avait pas de véritables neveux, ni d'enfants, mais elle était la tante Finoun de tout le monde et chacun l'aimait pour son "bon" parler : sans jamais critiquer, elle avait toujours le mot pour rire. Quand je revenais à l'époque des vacances, je ne manquais jamais d'aller la voir et, comme dans le temps, elle trouvait autant de plaisir à conter que moi à l'écouter. Chaque jour je passais de longs moments assis près de sa chaise basse.

C'était une petite femme toute ronde, qui avait les joues plissées comme une grosse pomme à la fin de l'hiver. Des dents lui manquaient sans trop l'enlaidir et ses yeux riaient encore plus souvent que sa bouche.

Elle venait de m'assurer qu'une cloche était enterrée dans le jardin près de l'église. Comme je m'étonnais, elle insista en disant :

- C'était la plus belle, on l'entendait jusqu'à Enaux.

- Pourquoi l'a-t-on enterrée ?

- On voulait empêcher les soldats de la prendre.

- Quand cela s'est-il passé ?

- Mon pauvre père parlait de plus de cent ans.

Plus de cent ans ! Cela menait au moment de la Révolution. Il était possible que les Entraunois aient voulu cacher ce qui coûtait le plus.

- Depuis on a dû la chercher ? dis-je.

Tante Finoun me regardait. Elle réfléchit un moment, puis me souffla :

- Les fées l'ont défendu.

- Que dites-vous ? Les fées ?

- Oui, les fées.

J'avais rarement vu tante Finoun aussi sérieuse.

- Vous voulez dire que les Entraunois croient encore à ces sottises ?

- Les autres font ce qu'ils veulent, mais moi j'y crois, parce que je les ai vues, affirma tante Finoun.

Je ne pus m'empêcher de rire avant de dire :

- Vous vous moquez de moi : une femme comme vous, à qui chacun demande conseil, ne peut pas l'admettre.

Alors, elle me demanda :

- Sais-tu au moins ce que sont les fées ?

- A en croire les livres, ce seraient de belles filles qui feraient toujours du bien si de mauvaises sorcières endiablées ne venaient les contrarier.

Tante Finoun éclata de rire, puis déclara :

- Ecoute-moi bien, les fées sont tout le contraire de ce que tu dis.

Comme tous les jeunes, je voulais avoir raison. J'insistai. Tante Finoun se fâcha. Il me fallut plaisanter pour la faire sourire.

- Nos fées ne sont pas comme tu le dis.

Dans le pays, chacun sait où elles se tenaient.

Tante Finoun m'apprit alors que, dans le temps, les gens du Bourguet et de l'Oustamura avaient l'habitude d'en voir pendant le souper ou la veillée. Mais

loin d'être de belles femmes, c'étaient des hommes vêtus de noir, avec un chapeau qui descendait sur les yeux. Ils arrivaient, s'asseyaient, regardaient, sans jamais parler. D'où venaient-ils ? Personne ne le savait. Ils devaient loger dans des grottes au-dessus du Bourguet ou dans les cavernes du Pénas. Il paraît qu'à Estenc, il y en avait aussi. De quoi vivaient-ils ? On ne les voyait jamais manger ni boire. Seulement, ceux de l'Oustamura, quand ils partaient, lançaient quelque chose en l'air. Les "lanternins" s'éteignaient et le lendemain, souvent, un agneau ou un jeune mouton manquait.

- Tu vois, dit tante Finoun, que mes fées ne sont pas comme celles de tes livres.

Comme je voulais avoir raison, je répondis :

- Parce que ce n'étaient pas des fées, mais des hommes cachés, peut-être des déserteurs ou des Barbets.

Le regard de tante Finoun brillait plus encore quand elle me dit :

- Hommes ou fées, je n'en sais rien, je n'étais pas née quand ils vivaient. Mais les fées de la Bouisse, je les ai vues et, crois-moi, elles n'avaient rien de beau.

Comme je m'étonnais et lui demandais de me conter l'histoire, elle commença par me parler longuement de sa vie. Elle avait enterré deux maris et n'en aurait pas refusé un troisième. Mais les ans étaient là. C'est du premier, le grand Batiste, "le plus beau du pays", qu'elle gardait le meilleur souvenir.

- C'était un gueux, un paresseux, mais si gentil ! Avec lui, jamais, je m'ennuyais. Quel coureur de femmes ! Il m'en a fait porter bien plus que ma part. Pourtant je l'ai toujours regretté.

Alors tante Finoun était jeune et jalouse. Continuellement en souci, elle surveillait son Batiste, mais ne pouvait pas suivre partout un homme qui aimait mieux vagabonder que travailler.

- Matin, soir, même la nuit, il trouvait toujours prétexte pour s'échapper. Je n'osais pas trop l'embêter parce qu'avec une bonne giffle il me remettait à ma place.

Elle rageait le plus lorsque Batiste, après souper, allait à "l'espère". Pour la pauvre jalouse, son mari "espérait" dans le lit d'une autre. Bien des fois, elle l'avait suivi, mais de loin, tant elle craignait de se faire battre. Toujours, il passait le pont du Var. Mais après ? Finoun regardait longtemps, puis revenait, lasse et triste, sans en savoir davantage.

Un soir qu'elle était plus en colère que d'habitude, elle décida de le suivre jusqu'au bout. Plus vite dit que fait. Dans la nuit, le moindre bruit se répercutait et Batiste, s'il l'entendait, lui enverrait bien autre chose qu'un soufflet. Bientôt, elle eut d'autres tracassas : il lui semblait que, de tous côtés, des bêtes la menaçaient. A chaque moment des craquements, des raclements la faisaient sursauter.

Finoun avait peur mais elle avançait. Elle avançait avec le seul souci de ne pas perdre son Batiste. Où allait-il ? Il ne s'était arrêté à aucune maison. Qui pouvait l'attirer dans les rochers ?

Maintenant, ils marchaient moins vite. Le chemin de la Bouisse se trouvait déjà bien entamé. Le pas de Batiste était régulier, mais celui de Finoun changeait à chaque instant, la fatigue se sentait.

- Je montais sans penser, sinon à deviner où je mettais mes pieds, lorsque j'ai vu, un peu plus haut, Batiste qui était arrêté. Pourquoi ? Je me suis arrêtée aussi, cherchant à me dissimuler. Après un long moment, il repartit, mais lentement, comme si quelque chose l'inquiétait. La peur me coupait les jambes. Je ne m'étais jamais trouvée, si loin, à pareille heure. J'ai suivi Batiste qui montait de plus en plus lentement. Il semblait préoccupé. Qu'attendait-il ? Tout à coup, j'entendis l'horloge qui sonnait minuit. Je l'écoutais si bien que je n'ai plus pensé, ni à Batiste, ni au chemin et mon soulier heurta une grosse pierre.

L'entendant, Batiste s'arrêta, puis revint sur ses pas. Craignant des cris, peut-être des coups, la pauvre Finoun, appuyée contre la roche, n'osait plus bouger.

Batiste la prit sous le bras et, à voix basse, lui recommanda de se taire. De la sorte, l'un aidant l'autre, ils arrivèrent à un replat assez spacieux pour contenir une centaine de moutons.

- Qu'y a-t-il ? souffla Finoun à son mari qui paraissait toujours alarmé.

Au bout d'un long moment, d'un geste, Batiste montra le sol à sa femme pour l'inviter à s'asseoir. Elle ne se fit pas davantage prier. Lui continuait d'aller et venir.

- Qu'attend-il ? se demandait Finoun.

Bien longtemps après, il vient près d'elle, en disant :

- Je l'ai encore manqué.

- Qui ?

- Le curé maudit.

Alors il s'expliqua; ils étaient là au "Replat du Curé", un mauvais curé qui,

dans le temps, avait tant accumulé de polissonneries et méchancetés qu'il s'était vu condamner, pour l'éternité, à dire sa messe quotidienne, à minuit, à cet endroit.

- Tu veux plaisanter ? dit Finoun.

- Que non ! affirma Batiste. Le père de mon père avait réussi à le voir et moi, je m'étais promis de le voir aussi.

- C'est pour cela, demanda Finoun, que tant de fois tu es parti seul dans la nuit ?

- Oui, pour cela.

Alors Finoun éclata de rire et, se jetant au cou de son mari, elle se mit à l'embrasser en disant :

- Et dire que je croyais que tu allais voir des garces.

- Si j'en avais rencontré, je ne les aurais pas refusées, assura Batiste en l'étreignant.

(Tante Finoun précise qu'elle a tout oublié de ce qu'ils firent alors. Elle se rappelle seulement qu'ils dormirent et qu'un gros bruit les a réveillés. Il n'y avait plus de lune et tout s'était obscurci.)

Batiste proposa de redescendre, mais Finoun avait peur et, pour rien au monde, elle ne se serait lancée, en pleine nuit, dans pareil chemin.

- Il eut beau crier, menacer, faire semblant de me laisser, j'ai toujours refusé.

A la fin, Batiste dit :

- Si tu ne veux pas descendre, il faut monter davantage pour trouver un abri, il va bientôt pleuvoir.

- Il faisait de plus en plus nuit. Je me laissais mener. Nous allions lentement. Le bon Dieu, la Vierge et tous les saints étaient avec nous, nous sommes bien arrivés au sommet. Alors j'ai demandé :

"Tu penses qu'on les verra ?"

Comme tous les Entraunois, Finoun et son mari savaient que les fées de la Bouisse préparaient le mauvais temps. Mais ils savaient aussi que la petite cloche du Rosaire pouvait les arrêter.





Le nom D'ENTRAUNES

par René Liautaud

D'où vient le nom d'Entraunes ?

Question souvent posée, presque insoluble.

Se fiant à de vieilles cartes où le mot s'écrit *Entraulnes*, certains le firent découler des *aulnes*, fort abondants dans le pays. C'est oublier que le nom du village, probablement fort ancien, doit provenir du parler local, un parler où les *aulnes* se dénomment *vernes*.

D'autres (1), tenant compte de la situation actuelle du village, au confluent du Var et du Bourdous, voient dans *Entraunes* le dernier avatar de l'expression *inter amnes* (entre deux cours d'eau).

Mais peut-on croire que l'occupation romaine, généralement très fluide en pays de montagne, qui n'a apparemment laissé aucune trace dans le Val d'Entraunes, aurait pu exercer une influence suffisante pour changer le nom d'un village qui devait sans doute exister bien avant l'invasion de la Gaule.

Pour ajouter encore à la confusion, précisons que, jusque vers 1700, la graphie fait commencer par A le nom d'*Antraunes* et de son hameau, *Astenc* (2).

Il faudrait aussi tenir compte de la tradition assurant que le village, primitivement implanté sur la rive droite du Var, au quartier du Proun, aurait été détruit, soit par une inondation, soit plus logiquement par une avalanche de rochers provenant du Pénas. La découverte de pierres taillées et de "quantité d'ossements" (selon Durançe auquel on ne peut guère se fier) confirmerait la chose. L'état actuel des lieux porte fortement à douter. Qu'un éboulement ait détruit un village installé

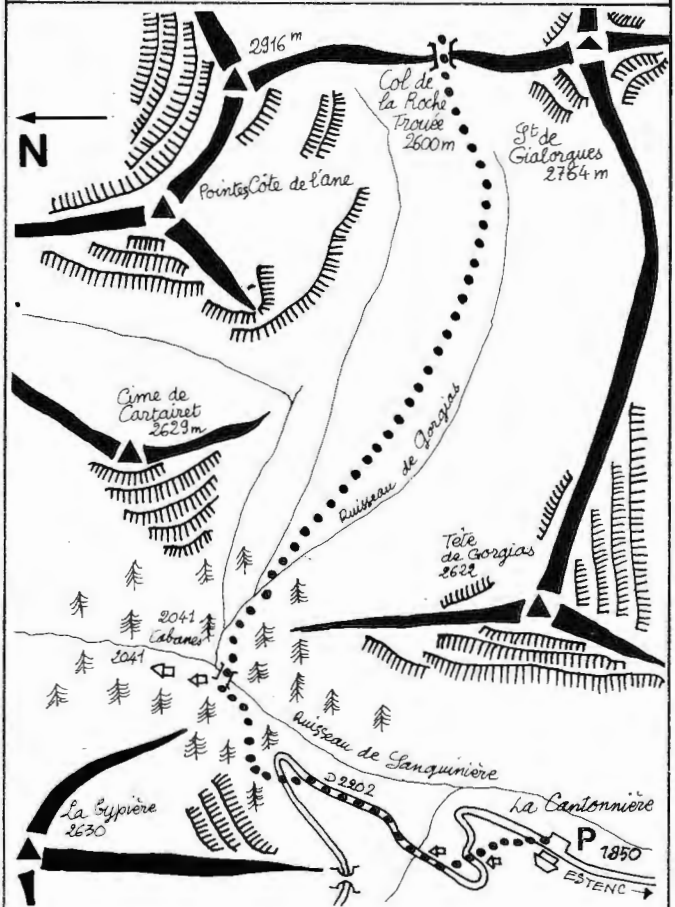
suite page 28 →

(1) Toponymie, d'après Dr Paschetta, "Riviera, Côte d'Azur" : "ancien de *Antraulnis* (1200), de *Antrones* (1388), *Antraunes* (1578), *Entraunes* (XVIIe), c'est l'*inter amnes*, entre les rivières (le Bourdous et le Var), le village est construit sur une langue de terre entre les deux torrents".

Etymologie confirmée par Albert Dauzat "Les noms de lieux" : "...le composé *inter amnes* (entre deux cours d'eau qui se rencontrent dans les Alpes-Maritimes (*Entraunes*)).

(2) A notre connaissance, le E apparaît pour la première fois dans la liste des communautés accompagnant l'édit du 15 janvier 1702 prescrivant l'établissement des cadastres terriens. Mais, dans la même liste, Châteauneuf, Saint-Martin et Villeneuve continuent à s'écrire : d'*Antraunes*.

LA ROCHE TROUEE (col) 2600m 11



Point de départ :

Estenc, La Cantonnière (1850m)

Difficulté : bon skieur

Horaire : 3h15

Dénivellation de montée : 750m

Matériel spécial : crampons et piolets (en cas de neige glacée)

Les pentes jusqu'au col sont douces et vallonnées et ne présentent pas de difficultés. Par contre, pour déboucher au col, la pente est raide. Elle peut être délicate en mauvaises conditions. Le col en lui-même est escarpé. C'est avec le col de Gialorgues l'un des passages pour rejoindre le refuge de Gialorgues.

● Itinéraire : remonter par la route jusqu'au virage de Sanguinière et suivre au mieux le sentier d'été qui mène aux cabanes. Traverser le torrent sur un petit pont à droite et remonter une courte pente raide.

Ensuite, suivre le vallon, soit par la droite, soit par la gauche jusqu'au pied de la pente terminale (facile, aucun itinéraire précis à suivre).

La pente terminale est raide et se remonte au mieux, suivant les conditions, en général sur la droite.

● Descente : même itinéraire.

● Descente sur le refuge de Gialorgues : se tenir sur la partie droite de la pente (raide et délicate) et par quelques mamelons rejoindre le vallon de Gialorgues, puis le refuge.

Fiche Pierre Tardieu/LL

SKI

Un soir qu'elle était plus en colère que d'habitude, elle décida de le suivre jusqu'au bout. Plus vite dit que fait. Dans la nuit, le moindre bruit se répercutait et Batiste, s'il l'entendait, lui enverrait bien autre chose qu'un soufflet. Bientôt, elle eut d'autres tracas : il lui semblait que, de tous côtés, des bêtes la menaçaient. A chaque moment des craquements, des raclements la faisaient sursauter.

Finoun avait peur mais elle avançait. Elle avançait avec le seul souci de ne pas perdre son Batiste. Où allait-il ? Il ne s'était arrêté à aucune maison. Qui pouvait l'attirer dans les rochers ?

Maintenant, ils marchaient moins vite. Le chemin de la Bouisse se trouvait déjà bien entamé. Le pas de Batiste était régulier, mais celui de Finoun changeait à chaque instant, la fatigue se sentait.

- Je montais sans penser, sinon à deviner où je mettais mes pieds, lorsque j'ai vu, un peu plus haut, Batiste qui était arrêté. Pourquoi ? Je me suis arrêtée aussi, cherchant à me dissimuler. Après un long moment, il repartit, mais lentement, comme si quelque chose l'inquiétait. La peur me coupait les jambes. Je ne m'étais jamais trouvée, si loin, à pareille heure. J'ai suivi Batiste qui montait de plus en plus lentement. Il semblait préoccupé. Qu'attendait-il ? Tout à coup, j'entendis l'horloge qui sonnait minuit. Je l'écoutais si bien que je n'ai plus pensé, ni à Batiste, ni au chemin et mon soulier heurta une grosse pierre.

L'entendant, Batiste s'arrêta, puis revint sur ses pas. Craignant des cris, peut-être des coups, la pauvre Finoun, appuyée contre la roche, n'osait plus bouger.

Batiste la prit sous le bras et, à voix basse, lui recommanda de se taire. De la sorte, l'un aidant l'autre, ils arrivèrent à un replat assez spacieux pour contenir une centaine de moutons.

- Qu'y a-t-il ? souffla Finoun à son mari qui paraissait toujours alarmé.

Au bout d'un long moment, d'un geste, Batiste montra le sol à sa femme pour l'inviter à s'asseoir. Elle ne se fit pas davantage prier. Lui continuait d'aller et venir.

- Qu'attend-il ? se demandait Finoun.

Bien longtemps après, il vient près d'elle, en disant :

- Je l'ai encore manqué.

- Qui ?

- Le curé maudit.

Alors il s'expliqua; ils étaient là au "Replat du Curé", un mauvais curé qui,

dans le temps, avait tant accumulé de polissonneries et méchancetés qu'il s'était vu condamner, pour l'éternité, à dire sa messe quotidienne, à minuit, à cet endroit.

- Tu veux plaisanter ? dit Finoun.

- Que non ! affirma Batiste. Le père de mon père avait réussi à le voir et moi, je m'étais promis de le voir aussi.

- C'est pour cela, demanda Finoun, que tant de fois tu es parti seul dans la nuit ?

- Oui, pour cela.

Alors Finoun éclata de rire et, se jetant au cou de son mari, elle se mit à l'embrasser en disant :

- Et dire que je croyais que tu allais voir des garces.

- Si j'en avais rencontré, je ne les aurais pas refusées, assura Batiste en l'étreignant.

(Tante Finoun précise qu'elle a tout oublié de ce qu'ils firent alors. Elle se rappelle seulement qu'ils dormirent et qu'un gros bruit les a réveillés. Il n'y avait plus de lune et tout s'était obscurci.)

Batiste proposa de redescendre, mais Finoun avait peur et, pour rien au monde, elle ne se serait lancée, en pleine nuit, dans pareil chemin.

- Il eut beau crier, menacer, faire semblant de me laisser, j'ai toujours refusé.

A la fin, Batiste dit :

- Si tu ne veux pas descendre, il faut monter davantage pour trouver un abri, il va bientôt pleuvoir.

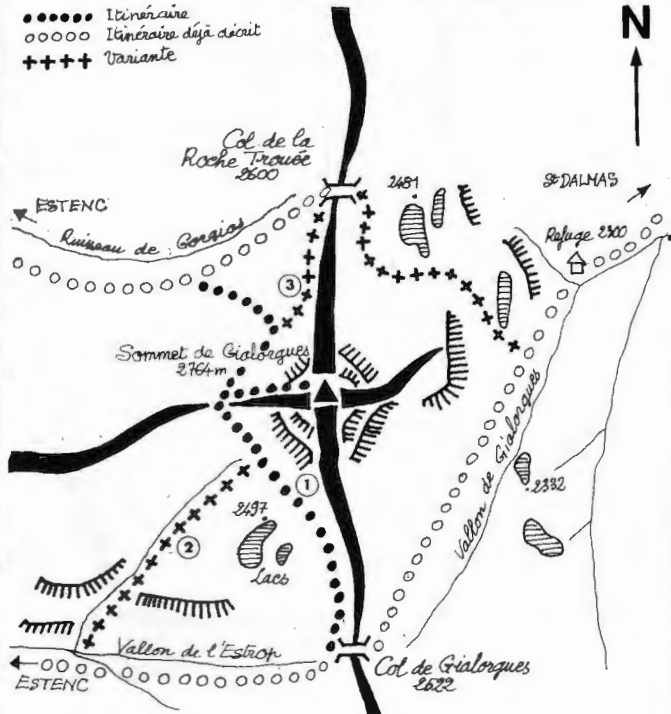
- Il faisait de plus en plus nuit. Je me laissais mener. Nous allions lentement. Le bon Dieu, la Vierge et tous les saints étaient avec nous, nous sommes bien arrivés au sommet. Alors j'ai demandé :

"Tu penses qu'on les verra ?"

Comme tous les Entraunois, Finoun et son mari savaient que les fées de la Bouisse préparaient le mauvais temps. Mais ils savaient aussi que la petite cloche du Rosaire pouvait les arrêter.



- Itinéraire
- ○ ○ ○ ○ Itinéraire déjà décrit
- ++++ Variante



Point de départ :
 Estenc, La Cantonnière (1850m)
 Difficulté : bon skieur
 Horaire : d'Estenc 4h
 Dénivellation de montée : 900m
 Matériel spécial : crampons et piolets (en cas de neige glacée)

Sommet permettant de relier les itinéraires du col de la Roche Trouée (fiche 11) et du col de Gialorgues (fiche 5). Il est ainsi possible d'effectuer un très beau circuit dans la journée. Le parcours, décrit comme itinéraire principal, est le plus facile. Il demande quand même de bonnes conditions de neige.

● Itinéraire : suivre l'itinéraire du col de la Roche Trouée jusqu'à la pente terminale. Avant d'aborder celle-ci, virer à droite et remonter la pente issue d'un petit col situé sur la crête Gorgias-sommet de Gialorgues. La pente est raide et il vaudra mieux se tenir sur les quelques croupes qui s'y trouvent. Une fois sur la crête, la suivre jusqu'au sommet. On déchaussera quand les conditions ne permettront plus de continuer.

● Descente sur le col de Gialorgues (1) : revenir au point de sortie sur la crête, descendre dans une petite combe et traverser en diagonale jusqu'au col de Gialorgues.

● Pour descendre directement sur Estenc (2), mieux vaut éviter la zone plane du col de Gialorgues en empruntant le vallon qui prend naissance au pied de la petite combe. On rejoint ainsi l'itinéraire principal du vallon de l'Estrop.

● Descente sur le col de la Roche Trouée (3) : rejoindre le point bas de la crête par une traversée ascendante (pente raide et plus dangereuse que l'itinéraire précédent).

SKI

Fiche Pierre Tardieu/LL

Le nom
 D'ENTRAUNES (suite)

dans un large espace, des plus unis, comme le Proun, relativement éloigné du Pénas, paraît presque impossible.

Rappelons-nous cependant que des délibérations de l'an 1796 font état d'exceptionnels effets destructeurs à la suite d'un autre éboulement du Pénas, au-dessus de la Chenebière. De tels faits, beaucoup plus graves, se sont-ils produits au cours du premier millénaire ? Actuellement, rien ne peut le confirmer.

Acceptant cette hypothèse - qui élimine, bien entendu, l'origine du nom attribué à "l'entré cours d'eau" - certains ont estimé que les Entraunois d'antan risquèrent de faire un mauvais calcul : pour échapper à un péril devenu sans fondement, ils se sont installés à la merci de deux torrents dévastateurs susceptibles de ruiner le village, comme on put le constater en 1843.

PERSPECTIVES

par
 Bernard
 Manigault

Du pont Saint-Roch à la confluence de La Barlatte, le Var recreuse deux alvéoles dans les marnes noires.

Vu d'avion, ce sont les falaises surplombant ces lobes disséqués qui attirent un court instant le regard. Scruté à la façon d'un rapace ou d'un martin-pêcheur, le paysage s'ordonne différemment et l'on passe du site alpin d'Estenc à la vallée montagnaise d'Entraunes.

Là-haut subsistent largement les coups de gouge et les ramassis d'échardes du travail des glaces. Passé le verrou-cascade du pont Saint-Roch, en bas, l'érosion des torrents actuels façonne les profils du Var et du riu Bourdoux.

De châteauneuf en regardant Enaux, Sussis et Les Annous, du col des Champs à Sauze, l'arbre et l'ombre couvrent partiellement le pied d'une première falaise et un replat "en étagère" au pied de la grande montagne des Aiguilles de Pelens, du Puy du Pas de Roubinous et du Saint-Honorat. Maurice Julian fait la comparaison avec le plateau des petites roches entre Saint Pancrace et Saint-Bernard, au pied de la Dent de Crolle en Grésivaudan (entre Grenoble et Chambéry, montagne surplombant la rive droite de l'Isère). Là-bas, seule l'étagère est comparable, armée par des roches assez semblables et modelée par la glace et l'eau à des âges assez voisins. Au pied, l'Isère est une grande voie de communication depuis l'Antiquité. Là-bas, la brume peut masquer la montagne d'en face; dans le val d'Entraunes, c'est assez rare.

Un diction du Haut Var rappelle que les hommes se rencontrent et les montagnes se regardent. Je suggérerai volontiers aux gens du plateau des petites Roches de venir dans le Val d'Entraunes et à ceux du Val d'aller au pied de la Dent de Crolle.

Echange de perspectives.



CHATEAUNEUF

Anne-Marie Belleudy
Bernadette Manigault

ASSOCIATION GARDEREN CASTEU-NOU

Le 2 novembre 1980 s'est tenue l'Assemblée Générale ordinaire de l'Association Garderen Casteu-Nou regroupant le Conseil d'Administration au complet ainsi que plusieurs membres.

A l'ordre du jour le compte rendu annuel des activités et l'action à poursuivre.

Parmi les activités ont été retenus :

- le réveillon 79-80, cette fois encore une réussite (cf. Lanternin n°6). Puisseons-nous continuer à maintenir cette tradition.

- la pose de tôles sur la toiture de la chapelle St-Antoine la préservera des rigueurs de l'hiver.

- la participation à la revue Lou Lanternin que nous souhaitons pour l'avenir encore plus fructueuse.

- deux actions entreprises, l'une pour le maintien du poste d'institutrice à St-Martin-d'Entraunes, l'autre pour celui de vacataire des P et T de Bante. La première s'est avérée inutile; quant à la seconde elle n'a été qu'à demi positive puisqu'il n'a été accordé au vacataire qu'un mois de prolongation. Faible écho à notre revendication...

- la Fête du Haut Pays au mois de juin a été une amorce de collaboration plus qu'amicale que nous aimerions parfaire cette année lors de la prochaine manifestation (cf. Lanternin n°7).

- la Course Pédestre du Val d'Entraunes a presque comblé le déficit de l'année dernière. Le jour, la date et l'heure se sont avérés excellents. Quant à la Fête de la Sainte-Anne qui a suivi, elle s'est déroulée dans la joyeuse et sympathique ambiance animée par l'orchestre "Les Chicanos", les danseurs ayant pu apprécier l'heureuse acquisition d'un plancher en bois. L'Association a en outre récupéré du matériel divers dont la gigantesque marmite qui a servi à confectionner la soupe à l'oignon qui a régalé petits et grands.

- l'affiliation à l'ADDRAM (Association Départementale pour le Développement des Randonnées dans les Alpes-Maritimes) doublement intéressante puisque par ce biais il nous sera peut-être possible d'obtenir des subventions pour la Course.

- il a été procédé au renouvellement du bureau
Présidente, Bernadette Manigault; vice-président, Damiano Campo; trésorier, Guy Jusbert; trésorier adjoint, Véga Gaynard; secrétaire, Anne-Marie Belleudy; secrétaire adjointe, Jocelyne Ginesy; commissaire aux comptes : Gérard Blangero; membres : Robert Ginesy, Sylvain Jusbert.

Le débat s'est clos sur la regrettable fermeture du moulin à farine de Péone (cf. Lanternin n° 6). L'Association va demander aux communes du Val de lui faire connaître pour chacune les quantités de grain à moudre afin de voir ce qu'il y aura lieu de faire si la quantité groupée s'avère importante.

L'Association a accueilli avec joie de nouveaux membres ou des renouvellements de cotisation qui, rappelons-le, reste fixée annuellement et individuellement à 15 F.



Au départ de la course

LA COURSE PEDESTRE DU VAL D'ENTRAUNES

Pour la deuxième année consécutive, elle a su rassembler dans un même effort et une même joie petits et grands, jeunes et moins jeunes, hommes et femmes, sportifs confirmés ou débutants, qui ont parcouru les 18 km qui séparent nos villages cet après-midi du 26 juillet par un soleil éclatant.

Rassemblement aussi de tout le Val, par l'intermédiaire des Comités des Fêtes d'abord, des mairies et de l'administration également qui ont uni leur action à nouveau pour que cette manifestation sportive - qui est en soi un peu une fête du Val - soit parfaitement réussie.

Le concours - au demeurant indispensable - de nos amis de l'ASPTT ne nous a pas, non plus, fait défaut.

Et ce fut en effet une belle réussite.

Pas moins de 110 concurrents parmi lesquels des adhérents de nombreux clubs sportifs des Alpes-Maritimes et d'ailleurs, mais aussi de nombreux amateurs dont certains venus de loin (Pays-Bas, Italie,...) ont pu, avec leur famille, apprécier autant que le profil de la course le cadre dans lequel elle se déroulait.

Le Haut Pays ne manquait pas au rendez-vous avec de nombreux joueurs de nos vallées, néophytes qui s'étaient entraînés pour l'occasion. Des élus locaux : M. Ollié, maire de Saint-Etienne, François Gaynard, adjoint de Châteauneuf, n'avaient pas hésité à se mettre sur les rangs. Le départ donné depuis Entraunes par M. Sorba impliquait un premier circuit d'échauffement; puis les participants s'élançaient pour un second tour où déjà les écarts se creusaient. Ils partaient sur la route tel un chapelet irrégulier dont les premiers grains s'étiraient déjà en direction du prochain village.

Les points d'eau et le ravitaillement attendaient les athlètes déjà éprouvés par la chaleur; comme à Entraunes les applaudissements pleuvaient le long de la traversée de Saint-Martin. Plus loin, le chemin ombragé des Fillets voyait les écarts entre concurrents se creuser. Daudu, en tête depuis quelque temps, menait les premiers participants à un train d'enfer.

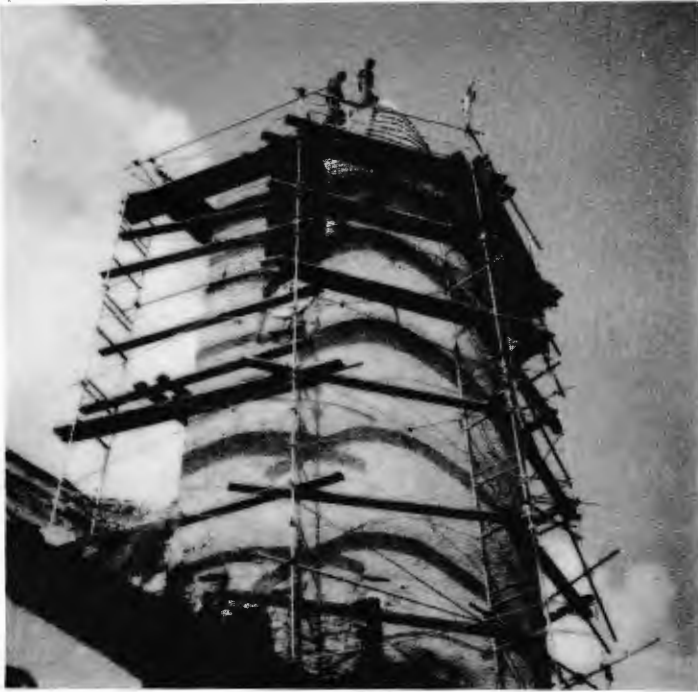


photo Claude Payan

gardés du Parc et affectés à Entraunes. Nous leur souhaitons un long et heureux séjour parmi nous. Nous devons malheureusement déplorer le départ de M. Bedel, chargé de mission à la création du Parc, puis directeur-adjoint. Grâce à sa compréhension et à son aide, beaucoup de choses ont pu être réalisées à Entraunes. Nous espérons l'y revoir comme visiteur et ... comme ami.

Alpages, chasse, pêche

● Comme les années précédentes, les troupeaux (8 000 têtes) ont occupé les alpages aussi bien en zone centrale qu'en zone périphérique du Parc.

● Le plan d'eau d'Estenc a été loué à la société de pêche "La truite argentée" et 8 000 alevins y ont été déversés, ce qui facilitera le réempoissonnement du Var.

● La zone centrale du Parc étant rigoureusement interdite, les territoires de chasse ont un peu diminué. Toutefois les territoires domaniaux, d'une superficie de 460 hectares situés en zone périphérique, ont été concédés à la société de chasse. Le nombre des chasseurs se maintient sensiblement et atteindra vraisemblablement la cinquantaine à l'ouverture, ce qui paraît considérable pour une commune de 120 habitants.

Animation estivale

Elle a été menée en parfaite collaboration entre le Comité des Fêtes, le Syndicat d'Initiative et toutes les bonnes volontés qui ont bien voulu se joindre à eux.

Animation culturelle

● Nous saluerons d'abord la parution du n°7 du Lanternin qui renferme un encart particulièrement réussi de présentation du Val d'Entraunes qui, tiré à part, a déjà été vendu à une centaine d'exemplaires à Entraunes seulement.

● Deux diaporamas présentés par notre ami, M. Friez, le 2 août et par les moniteurs-gardes de la Haute Tinée ont rassemblé chacune une centaine de personnes. Ils ont été répétés à Estenc pour les colonies de vacances.

● Une séance folklorique a été organisée le 8 août par le groupe "Les Espelofits" sur la place du Lavoir. Musique, chants et danses ont meublé cette soirée fort enrichissante et que nous espérons voir se renouveler l'année prochaine.

● Du 10 au 30 août, sous le patronage du Parc du Mercantour, notre garde-chasse, Ryck Huboux, et ses amis du CROP (M.Mme Belaud, M.Mme Cevasco, M. Cheylan, sans oublier Kristine Huboux) ont organisé une exposition sur la marmotte qui a remporté un très grand succès puisque près de 1300 personnes - touristes de passage de plusieurs nationalités, Entraunois et estivants - l'ont visitée. Nous remercions les organisateurs et espérons que l'an prochain une manifestation de même qualité pourra être présentée.

● Signalons enfin que les trois tableaux restaurés par le service de restauration des Monuments Historiques ont été replacés dans l'église.

Animation sportive

● Deux rallyes de ski de randonnée ont réuni fin avril et en mai les skieurs d'Entraunes à ceux de St-Dalmas-le-Selvage sous l'égide du Parc et de la Jeunesse et des Sports.

● Plusieurs concours de boules, réunissant chaque fois au moins 50 participants, ont été organisés au cours de l'été.

● Des parties de volley-ball ont réuni jeunes et moins jeunes dans la cour de l'école.

● Enfin le Syndicat d'Initiative a été à l'origine de sorties pédestres collectives, accompagnées par un moniteur du Parc, et groupant chaque fois une trentaine de participants :

- Pas du Lausson, lac d'Allos, col de la Cayolle.
- Col et Tête de Sanguinière.
- Réunion intervallées au lac d'Allos à l'occasion des cérémonies en l'honneur de Frédéric Mistral.
- Col de Trente Souches avec nos amis de Château-neuf.
- Le Cimet avec descente sur Fours.

Tous ceux de 6 à 66 ans qui ont participé à ces sorties en ont été fort satisfaits et souhaitent les reprendre l'an prochain.

Animation récréative

● Le 3 juillet, messe à la chapelle N.D. des Grâces à Estenc et pique-nique sous les mélèzes.

● Durant tout l'été, bals organisés pour les jeunes grâce au matériel de sonorisation du Comité des Fêtes.

● Fête Patronale du 23 au 25 août, elle a eu un succès considérable, comme les années précédentes, grâce au dévouement du Comité des Fêtes et de nombreux bénévoles. Le repas qui a clôturé la fête le mardi soir a réuni 230 amis (faute de place pour en accueillir davantage).

Animation religieuse

● Plusieurs groupes de scouts ont campé durant l'été.

● Grâce au Père Vian, directeur de la colonie du CLEN, la messe a été célébrée tous les dimanches à Entraunes et à Estenc. Monseigneur Mouisset, Evêque de Nice, est venu passer une journée au CLEN.

Colonies de vacances

La colonie de la ville de Nice (CLEN) et la colonie des Prisonniers de Guerre ont accueilli plusieurs centaines de jeunes au cours de l'été à Estenc. Nous nous réjouissons tout particulièrement des relations très amicales qui ont régné entre les deux colonies.

Maintenant, les estivants sont partis. La vie se ralentit, mais elle ne s'arrête pas et ceux qui reviendront l'été prochain trouveront sûrement de nouvelles raisons d'aimer notre village et de participer à son activité.

En attendant bons sports d'hiver aux amateurs.

SAINT-MARTIN



LES JEUX D'ETE N° 1

Il est des idées comme des graines, certaines germent et se transforment, d'autres avortent. Parti sur la constatation que Saint-Martin est le seul village du Val d'Entraunes et du Canton à n'avoir pas de fête au village en période estivale, un membre du Comité des Fêtes a émis l'idée de faire autre chose qui puisse amuser tout le monde, sans tomber pour autant dans le "ronron" des fêtes traditionnelles avec bal, concours de boules, etc.

Aidé certainement dans son inspiration par les Jeux Olympiques, le voilà séduit par l'idée d'une réunion sportive où tous et toutes, jeunes et vieux, femmes et enfants puissent y trouver leur compte. Souscrivant aussitôt à cette idée, et peut-être un peu "la tête dans le sac", nous fixons une date sans nous rendre compte que beaucoup de travail sera nécessaire pour arriver fin prêts à la date fatidique, seulement éloignée de quelques jours.

Trop ambitieux peut-être, nous avions programmé de nombreux tournois individuels et par équipe sans prévoir que chaque nouvelle idée multipliait les problèmes avant de multiplier les plaisirs. Heureusement, Edgar, Saint-Martinois et sportif bien connu puisqu'il a entraîné durant deux ans l'équipe de basket-ball de Monaco après y avoir

été joueur, a bien voulu diriger les quelques bonnes volontés qui ne savaient vraiment pas par quel bout commencer le tracé des terrains. Nous y sommes finalement arrivés, mais force nous a été de constater que si beaucoup étaient présents pour émettre des idées, très peu s'offraient pour les réaliser (la fin des vacances étant certainement la cause d'une évidente désaffection).

Très craintif quant à l'accueil que lui réserveraient les estivants et les autochtones, le Comité a limité la publicité aux seuls villages de Saint-Martin et d'Entraunes qui, pour une première tentative, essuieraient les plâtres, si plâtres il y avait !

Mais je peux dire, et tous les participants aussi "ce fut très réussi" et certainement ces jeux, auxquels on n'osait pas trop donner le numéro 1, seront le début d'une longue série qu'il faudrait étendre à tout le Val d'Entraunes, et pourquoi pas à tout le Canton.

L'endroit est vaste, le paysage magnifique et l'ambiance ce jour-là était comme on voudrait qu'elle fût souvent. Tout le monde était là pour le sport ou l'amusement, car si les parties furent acharnées, les équipes jamais ne se départirent de leur bonne humeur même si, lors de la remise des prix, les récompenses étaient parfois difficiles à partager entre les membres d'une même équipe.

Durant tout l'après-midi se sont succédé divers jeux pour les enfants : course relais, course d'obstacles... De nombreux lots ont récompensé tous les participants.

Le Numéro 1 des jeux de l'été est passé, vive le numéro 2 où nous espérons voir flotter l'année prochaine, au Prieuré, toutes les couleurs des différents villages du Val et du Canton, et même d'ailleurs, puisque cette année une forte délégation de Saint-Laurent était représentée. Le Comité des Fêtes les remercie ainsi que tous les participants qui ont bien voulu que ces premiers jeux soient une réussite. N'oublions pas les bonnes volontés sans lesquelles rien n'eût été possible.

A tous et à toutes, à l'année prochaine !

Jean-Jacques Jaubert

Ski

La chance de Saint-Martin-d'Entraunes et de la vallée ?

La venue à Val Pelens de Marielle Goitschel le dimanche 9, les jeudi 27 et vendredi 28 novembre mérite toute notre attention car elle suscite un espoir réel pour notre région.

Cette visite, coïncidant avec les premières neiges, a permis à Marielle d'apprécier le domaine skiable du col des Champs, de Saint-Barnabé, de Renière, de Chastelonnette et de Sussis, et d'envisager les liaisons avec Allos et Colmars.

Trois jours de travaux ont donné lieu à un échange de vues très réaliste sur l'aménagement d'ensemble de Val Pelens et ont permis à chacun d'apprécier chez Marielle son sens du contact et ses réelles compétences.

Nous reparlerons bientôt de ce projet car Marielle Goitschel revient les 16 et 17 décembre.

René Iberti

le carnet du Val

NAISSANCES

Nous saluons avec joie la venue au monde de :

Entraunes

Anaïs Onimus, le 13 mai, fille d'Henri et Dominique Onimus.

Xavier Roubaud, le 7 juillet, fils de Guy et Michelle Roubaud, petit-fils de Robert Roubaud.
Florian Costa, le 28 juillet, fils de Sylviane et Antoine Costa, petit-fils de Charles et Jeannette Payan.

Nicolas Baudoin, le 27 août, fils de Jean et Evelynne Baudoin, neveu de Clément et Thérèse Gilloux.

Céline Penna, le 30 août, fille de Maurice et Christine Penna.

Christelle Penna, le 5 septembre, fille de Daniel et Lucie Penna.

Céline Giovaneschi, le 16 octobre, fille de Liliane et Emile Giovaneschi, petite-fille de Céline Roubaud.

Nicolas Friedler, le 1er novembre, fils de Colette Friedler-Chapon, petit-fils de Roger et Madeleine Chapon.

Marion Tardieu, le 28 novembre, fille de Michel et Nicole Tardieu.

Guillaumes

Bénédictine Larignon, le 12 septembre, fille de M. Mme Yves Larignon, pharmaciens à Guillaumes.
Toutes nos félicitations aux heureux parents.

MARIAGES

Nous présentons tous nos vœux de bonheur à :

Entraunes

Géraldine Majer (fille de M. et Mme Mariejean Majer) et Jean-Marie Hutz qui se sont mariés le 18 août.

Dominique Gilloux (fille de Gilbert et Janine Gilloux) et Maurice Micco qui se sont mariés le 1er octobre.

Elio Targoni et Claudine Marchetti, les sympathiques hôteliers du "Relais de la Cayolle", qui se sont mariés à Estenc le 8 novembre.

Christian Augé (fils d'Ida Venturini, petit-fils de Olympie Venturini) avec Ghislaine Cardi qui se sont mariés le 6 décembre à Villefranche-sur-Mer.

DECES

Villeneuve d'Entraunes

M. Joseph Blanc, frère de Marius Blanc.

ENTRAUNES

Louis Mandine, fils de Alfred Mandine des Tourrès et de Florence Payan de Bourdous.

Maximilien Constantini, époux de Suzanne Payan, gendre de André Payan.

Olivier Hébrard, fils de Claire Hébrard-Chapon, petit-fils de Roger et Madeleine Chapon.

Albert Tardieu, président de l'Académie du Val d'Entraunes, fondateur de la revue "Lou Lanternin".

SUCES AUX EXAMENS

Saint-Martin-d'Entraunes

L'année scolaire 1979-1980 s'est brillamment terminée pour quelques jeunes de notre village ou estivants bien connus.

Catherine Cannoni reçue à l'examen de deuxième année de médecine.

Pierre Blanc reçu au bac E.

Philippe Cannoni, Florence Cochoy et Lucie Legras reçus tous trois au bac D.

Véronique Degiovanni au BEP banque et bourse, et au CAP bourse, mention très bien.

André Ollivier a subi avec succès les épreuves du CAP de menuiserie et Fabienne Deloustal celles de l'examen pré-bac français.

Toutes nos félicitations.

DISTINCTION

La ville de Nice a attribué le Prix du doyen Lépine à notre ami le professeur Onimus qui vient fidèlement à Estenc depuis 40 ans.

Lors de la fête patronale, M. Ginesy, conseiller général, a remis le Mérite Agricole à Remi Mandine et le Prestige National du Tourisme à Hector Antoniazzi.

Toutes nos félicitations.



Voici deux soupes d'hiver à base de farine. La soupe de brigades demande un peu de patience, car il faut travailler la farine assez longuement.

Taty se souvient que sa mère préparait suffisamment de pâte pour faire des briquettes pour une semaine. A chaque fois, elle prélevait la quantité de pâte nécessaire et laissait sécher le reste qui ne se travaillait que mieux.

Les recettes sont données pour 5 personnes.

SOUPO DE BRIGADES

Buja un pôu d'aigo melanja ame de lach sus la farino. Travailla en meme tens ame la fourcheto per pas faire pasto e lous brigades se fan soulets ame ben de pacienso...

Faire bulhi d'aigo ame de lach. Dins l'aigo bulhento, versa lous brigades. Leissa couire de 10 a 20 minutos.

SOUPO DE BRISETOS

Batre un uou ame de sa. Seca ame de farino per outeni uno pasto miech duro. Estendre sus la tournouiro e faire un pôu seca. Chapoula en pichoun mouceus ame la chapoulaire. Apres la tamisa, ven coumo de semoulo groussiero. Faire couire coumo lous brigades.

Recettes recueillies par Françoise Gilloux auprès de Taty et de Mme Venturini.

SKI CLUB D'ESTENC

Le Ski Club d'Estenc va reprendre ses activités et s'affilier à la Fédération Française de la Montagne. Une ou plusieurs pistes balisées de ski de fond sont d'ores et déjà en préparation (location de skis sur place au Relais de la Cayolle). Pour tous renseignements, téléphoner : 05 51 33 ou 07 37 52.

Val Pelens

80-81

Sans transition les couleurs automnales ont remplacé dans nos forêts le vert de l'été; le froid et le mauvais temps, signes avant-coureurs de l'hiver, se sont installés. La neige déjà recouvre les hauteurs et semble s'y complaire. Les skieurs parlent à nouveau d'équipements, de stations, de vacances... et les responsables du SCVP (Ski Club de Val Pelens) ont pensé eux aussi à la prochaine saison.

Désormais Val Pelens compte trois remontées puisque le téléski de Coletta-Reina, destiné aux débutants, va fonctionner dès l'ouverture de la saison. Il ouvre trois pistes dont le dénivelé de 30 mètres devrait permettre aux plus timorés de s'initier aux plaisirs du ski de piste. Outre l'examen des derniers aménagements, le SCVP s'est préoccupé d'animer cette saison :

3 janvier	Slalom
11 janvier	Journée club ski de fond
17 janvier	Bal du ski club
8 février	Critérium de fond
15 février	Slalom et (ou) descente
22 février	Jeux neige
8 mars	Grand prix de fond
15 avril	Slalom

Les jeux neige pourraient être la réplique des jeux d'été en hiver. Ils se dérouleraient le dernier jour des vacances de février et permettraient à tous de s'amuser. S'inspirant des jeux interneige, ils seront beaucoup plus modestes et s'adresseront à tous ceux qui voudront défendre leurs chances.

Pourquoi une équipe de chaque village ne viendrait-elle pas en défendre les couleurs ? Nous espérons que vous réserverez à ces jeux un accueil bienveillant, sinon favorable.

Par ailleurs, le régisseur des remontés mécaniques nous a communiqué les nouveaux tarifs :

forfait journée normal	28 F
forfait journée carte neige	25 F
forfait semaine	145 F

et nous a fait part d'un projet d'étude concernant la mise en place d'une sorte de carte de fidélité.

Il a rappelé en outre l'existence des Aiguilles, gîte d'accueil très confortable (hôtel, restaurant, pension complète, demi-pension). C'est d'ailleurs aux Aiguilles que se feront désormais la location du matériel et la vente des forfaits ou tickets.

Pour tout autre renseignement, vous pouvez vous adresser au Syndicat d'Initiative tél. (93) 05 52 83.

J.J. Jaubert

ENTREPRISE PRATICO

TRAVAUX PUBLICS-BATIMENT-TERRASSEMENT



"La Ribière" 06 GUILLAUMES tél. 05 51 51

HR

Hôtel Renaissance

Marcelle et Joseph DE LUCA, propriétaires

Cuisine de famille

Altitude 819 -

06470 GUILLAUMES

Tél. (93) 05.50.12

* SKI MONTAGNE ALPINISME

PISTONE SPORTS

LES SPECIALISTES PRATIQUANTS

- * N° 1 du service après vente et réparation
- * location : piolet, crampons, raquettes à neige, skis, peaux de phoque, couteaux, etc...

16, rue Cassini 06300 NICE
tél 55 88 27

1981



Libre service alimentation
Fruits et légumes



SARL

CHAMPOUSSIN

Place de Provence
GUILLAUMES tél. 05 50 05

une nouvelle année
avec un nouvel
abonnement =
une heureuse année!